

together.

LE MAGAZINE DU GROUPE IBL



Africa together.

After opening an office in Nairobi, IBL Together has developed solid business relationships in Africa and now aims to be a strategic investor, drawing on its expertise. The Mauritian group has targeted a five-year investment plan to generate value in relevant sectors: logistics, healthcare, renewable energy, retail & distribution, industrial property, and financial services.

iblgroup.com

IBL
TOGETHER

édito

(R)évolution

par **Caroline Tyack**
Head of Communications d'IBL Ltd

Chers lecteurs,

Le 30 novembre 2022, le laboratoire américain de recherche en intelligence artificielle, OpenAI, lançait le robot conversationnel ChatGPT. L'outil fait le buzz sur les réseaux sociaux. L'on parle de progrès technologique surhumain, de bouleversement pour le monde du travail, de gain de temps exponentiel. Sur l'autre spectre, les questions d'éthique fusent et l'on craint le futur de certains métiers. Crainte versus progrès, le débat a suscité notre curiosité.

Comme à l'apparition de toute révolution technologique dans notre quotidien, le lancement d'un tel outil nécessite que l'on réfléchisse à ses avantages et ses limites. Cette réflexion a alimenté le dossier de cette sixième édition de *together*, et plus encore. Les membres du département de Communication ont utilisé le logiciel d'intelligence artificielle Midjourney en lui donnant des consignes précises et réfléchies, pour créer la couverture et les images du dossier.

Bien que l'intelligence artificielle apparaisse comme une révolution en 2023, elle reste un outil créé par l'humain, pour l'humain. Pour citer le français Nathan Devers, agrégé de philosophie qui nous fait l'honneur de contribuer à ce numéro, "au lieu de craindre que les algorithmes, le métavers ou encore que ChatGPT nous aliènent, il serait préférable de rappeler que ces ouvrages s'inscrivent dans la grande épopée de la maîtrise humaine."

Comme le processus de création de la couverture de *together 6* nous l'a rappelé, il demande à l'humain, nous, de faire preuve de sensibilité, de précision, et de réflexions poussées dans nos méthodes, afin de donner son plein potentiel à l'outil exploité. L'intelligence humaine reste maître de l'intelligence artificielle. Et nous avons la responsabilité d'assurer son utilisation éthique pour le bien de tous, tout en gardant un esprit de curiosité, mais aussi de jeu.

Le monde évolue. Évoluons avec lui.



Pour créer la couverture de ce numéro, l'équipe de *together* a utilisé Midjourney avec les mots-clés "future of work, technology, sustainable, tropical, women in different graphic style"

"L'intelligence humaine reste maître de l'intelligence artificielle"

4

perspectives
Tous et chacun

10

portrait
Ravi Rughoodoss : l'envie d'apprendre donne des ailes

14

incontournable
Tantine Snack : comptoir des traditions



20

harmonie
Rouhangeze, le jazz s'embrase

24

mobilité
Véhicules électriques, une évidence économique

26

sustainability
Interview of Dr Stephanie Bertels

30

dossier
le monde du travail, demain

34

générateur
Le monde du travail en 2035 selon ChatGPT-4

36

interview
Enzo Dufлот, dépasser la vision manichéenne des technologies

41

modernisation
Histoire d'optimisation ou vivre la transformation digitale au quotidien

44

création
L'IA, l'art du futur ?

46

collaboration
Intelligence artificielle : il est où l'humain dans tout ça ?

48

avec philosophie
"L'automate spirituel" et le travail humain

50

agriculture raisonnée
Island Basket : des serres uniques dans l'océan Indien



54

engagement
Winners : des promesses aux actions !

64

symphonie
'The Blue Penny' a trouvé le bon timbre



68

label
SALT of Palmar entre dans le cercle de Design Hotels™

44

création
L'IA, l'art du futur ?

dossier

Le monde du travail, demain

34

générateur
Le monde du travail en 2035 selon ChatGPT-4

48

avec philosophie
"L'automate spirituel" et le travail humain

together.

together est le magazine biannuel du Groupe IBL

Directrice de publication :
Caroline Tyack

Rédacteur en chef :
Stéphane Huët

Coordination :
Jacqueline Bax de Keating,
Brandon Monneron,
Anne-Lise Serret

Rédaction :
Michel Chui Chun Lam,
Nathan Devers, Camille Grenouille,
Mélanie Gellé, Selvina Nullathemby,
Haddiyah Tegally

Design, mise en page et relecture :
OXO

Photos :
Meha Desai, Jason Goder,
Christophe Joseph,
Tekla Evelina Severin

Illustrations :
Midjourney & le département
Communication d'IBL

Impression :
Précigraph

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, par quelque procédé que ce soit, sans l'autorisation préalable d'IBL Ltd.

Couverture : Pensée par nous, générée par Midjourney

Midjourney est un logiciel d'intelligence artificielle (IA) capable de générer des images à partir de mots-clés (prompt), entrés par un humain dans sa barre de recherche. De Jean-Michel Basquiat à la Renaissance en passant par l'esthétique de Wes Anderson, les possibilités sont infinies en quelques clics.

Pour *together 6*, le département Communication s'est improvisé "artiste IA". Nous avons réfléchi aux mots et nous les avons testés sur le logiciel. Nous avons modifié, précisé et recommencé. Notre processus était une longue exploration qui a mené au résultat que vous tenez entre les mains : une couverture possible grâce à l'humain et la machine avec les mots-clés "future of work, technology, sustainable, tropical, women in different graphic style".

Votre avis sur *together* nous intéresse. Scannez le QR Code pour répondre à notre sondage.





Le Groupe IBL veut être le premier groupe régional responsable

Arnaud Lagesse
Group CEO d'IBL Ltd

Tous et chacun

Le monde bouge. De plus en plus vite. Avec nous et surtout sans nous si nous décidons de l'ignorer.

À IBL, nous avons pris l'habitude d'être toujours acteur dans ce changement. C'est un réel état d'esprit.

Mais il ne suffit pas de s'agiter. Nous bougeons pour créer de la valeur – pour notre groupe, nos collaborateurs, nos actionnaires, les communautés avec qui nous travaillons et notre Pays.

Depuis un an, vous entendez souvent parler d'acquisitions par IBL en Afrique et ailleurs. Tous ces partenariats que nous avons créés et que nous continuons de construire font partie de la stratégie *IBL Beyond Borders* pour le développement du Groupe IBL. Chacune de ses actions est méticuleusement évaluée pour être ensuite rigoureusement orchestrée.

Récemment, les médias relayaient les Rs 2,9 milliards de profit que le Groupe IBL a enregistrés sur les trois premiers trimestres de l'année financière 2022-2023. Nous pouvons (et nous devons) nous réjouir de ces résultats encourageants et gratifiants. Cependant, il est important de donner du sens aux chiffres.

Pour moi, le profit est indissociable des mots stratégie, investissements, travail, audace, mérite, continuité. Notre succès n'a aucun secret. Nous évaluons chaque opportunité qui peut avoir un impact positif et pérenne.

Nous avons adopté cette dynamique avant même le déploiement de *IBL Beyond Borders*, dès les débuts d'IBL Ltd après la fusion de 2016. Depuis cette date, IBL fait ce que je vous invitais à faire dans mon message de *together 4*, il y a un an : **incarner le changement**. Et cela a commencé dès 1830. Pour arriver à ce statut et le maintenir, nous avons pu capitaliser sur le travail de nos prédécesseurs. Et nos successeurs pourront capitaliser sur les efforts que nous faisons actuellement. Comme le rappelle justement notre stratégie de développement durable, nous sommes soucieux de l'héritage que nous laisserons aux générations futures.

“C'est en investissant dans notre bien le plus précieux – nos talents – que nous sommes en mesure d'expérimenter de nouvelles perspectives pour que nos activités aient un réel impact sur notre société”

Chaque action de chacun de vous est cruciale pour atteindre les résultats qui nous vaut notre place de leader. Je souhaite sincèrement que vous en saisissiez la dimension pour que vous compreniez votre contribution au développement

socio-économique de l'île Maurice – et maintenant de la Région. Je vous en suis sincèrement reconnaissant.

Avec le travail continu du Human Capital, nous nous faisons un devoir de nourrir cette passion qui vous anime tout en renforçant vos compétences. C'est en investissant dans notre bien le plus précieux – nos talents – que nous sommes en mesure d'expérimenter de nouvelles perspectives pour que nos activités aient un réel impact sur notre société. Avec cette philosophie, il n'y a aucune limite à ce que nous pouvons accomplir ensemble. En effet, c'est grâce à vous que nous rendons tangible notre vision : créer un avenir meilleur pour tous.

Cela se matérialise aussi bien lorsque nous nous aventurons hors de nos frontières que quand nous participons à des projets sociétaux qui répondent à nos préoccupations – une aide à une ONG qui œuvre pour fournir des soins médicaux à une population vulnérable, le soutien à la création artistique, l'ouverture d'une académie pour former de jeunes professionnels, l'entame d'une réflexion pour que nos activités contribuent à la construction d'une société viable sur les plans économique, social et écologique.

Être leader ne se résume pas à des pourcentages à deux chiffres et à une première place en haut d'un classement annuel. Le Groupe IBL veut être le premier groupe régional responsable. Nous y parviendrons grâce à l'effort de tous et chacun de vous.

Hommage à Jean Ribet

Jean Ribet s'est éteint le 4 avril 2023. Il a été Non-Executive Director (NED) du conseil d'administration de Ireland Blyth Ltd à partir de 2004 jusqu'à la fusion avec GML en 2016. Il continue alors de siéger sur le conseil d'administration de la compagnie fusionnée, IBL Ltd, dès le 1er juillet. Nous rendons hommage à ce financier aguerri qui a contribué à l'essor de Constance Group et qui a apporté des conseils éclairés pour le développement du Groupe IBL durant presque 20 ans.

Humble, clairvoyant et méticuleux. Ces trois adjectifs reviennent souvent lorsqu'il s'agit, pour ses collègues, de décrire Jean Ribet. Membre du conseil d'administration de IBL Ltd jusqu'à son décès le 4 avril 2023, il a connu une belle carrière durant laquelle il a activement participé au développement des entreprises au sein desquelles il a évolué, ou avec lesquelles il a collaboré.

Après sa scolarité au Collège du Saint-Esprit, Jean Ribet s'envole pour l'Afrique du Sud en 1978 où il va suivre d'abord un cursus de Bachelor of Commerce, suivi d'études de comptabilité. Devenu membre de la South African Institute of Chartered Accountants, il exercera quelques années en tant qu'auditeur, puis sera recruté dans des fonds d'investissement dans ce pays où il rencontrera son épouse.

C'est en 1991 que Jean Ribet revient à l'île Maurice. Dès son retour, il rejoint le siège social de Constance Group basé à Port Louis au poste de Finance Manager. Lorsque le groupe grandit en 1998, il en devient Chief Finance Officer. À ce poste, il accompagne l'expansion de la division hôtelière du groupe qui élargit ses investissements et opérations à Maurice et dans d'autres îles de l'océan Indien.

Quand Adolphe Vallet, alors président-directeur général de Constance Group, prend sa retraite en 2004, sa fonction est scindée en deux et Jean Ribet est appelé à reprendre le leadership exécutif de l'entreprise en tant que CEO. Il remplace, au même moment, Adolphe Vallet sur le conseil

d'administration de Ireland Blyth Ltd jusqu'à la fusion avec GML en 2016.

En effet, Constance Group est le principal partenaire de GML depuis 1971, au sein d'une des holdings de référence de Ireland Blyth Ltd. Lors de la fusion de 2016 entre Ireland Blyth Ltd et GML, Jean Ribet est donc naturellement nommé sur le conseil d'administration de la nouvelle entité IBL Ltd. Il en était membre du Comité de gouvernance et du Comité Stratégique.

Passionné de golf et joueur de très bon niveau, il a été président du Belle Mare Plage Golf Club. Sur le green, on se souviendra de lui comme un homme posé et réfléchi, véritable gentleman qui incarnait les valeurs nobles du golf.

Affectueusement appelé 'Jano' par ses proches et certains de ses collaborateurs, ce fin financier était apprécié pour son sens du détail, sa prudence et son intuition. L'homme privé marquait par son humanité, sa courtoisie et sa bienveillance. Il affrontait les défis avec sagesse et sérénité.

"Jano était un homme humble, droit, avec des principes et des valeurs fortes, se souvient Jan Boullé, Chairman d'IBL Ltd. Il était respectueux, à l'écoute et cherchant toujours le compromis pour obtenir des 'win-win'. Sa courtoisie et sa discrétion cachaient, en réalité, un caractère fort, déterminé, capable de se révéler et déployer dans les moments difficiles. Son jugement était reconnu et recherché par tous ses collaborateurs."



CNOI livre deux nouveaux amphidromes à Mayotte

En octobre 2021, le Chantier Naval de l'Océan Indien (CNOI) a remporté le contrat de construction de deux nouveaux amphidromes pour le Conseil Général de Mayotte. Ces bateaux, capables de transporter 392 passagers, 24 voitures ou

quatre poids lourds, aideront à améliorer le trafic entre les deux îles mahoraises et alléger le temps d'attente. CNOI avait déjà construit trois amphidromes pour Mayotte. Les bateaux ont été livrés en mars et juin 2023.



IBL réalise des profits de Rs 2,9 milliards

Pour son bilan financier pour les neuf mois se terminant au 31 mars 2023, IBL affiche une croissance de 23 % de son chiffre d'affaires à Rs 40,4 milliards, contre Rs 32,9 milliards pour la période correspondante à

l'année précédente. De même, les bénéfices nets atteignent Rs 2,9 milliards, contre Rs 2,3 milliards en 2022, représentant une progression de 24,5 %.

La Phoenix souffle ses 60 ans

L'emblématique bière locale, Phoenix, célèbre cette année ses 60 ans d'existence. Lancée le 26 août 1963, ce breuvage houblonné jouit d'une renommée internationale et a été reconnue comme l'une des meilleures bières au monde. Véritable icône de PhoenixBev, la Phoenix est ancrée dans la culture mauricienne.



wiiv, votre compagnon de fidélité, à portée de main !

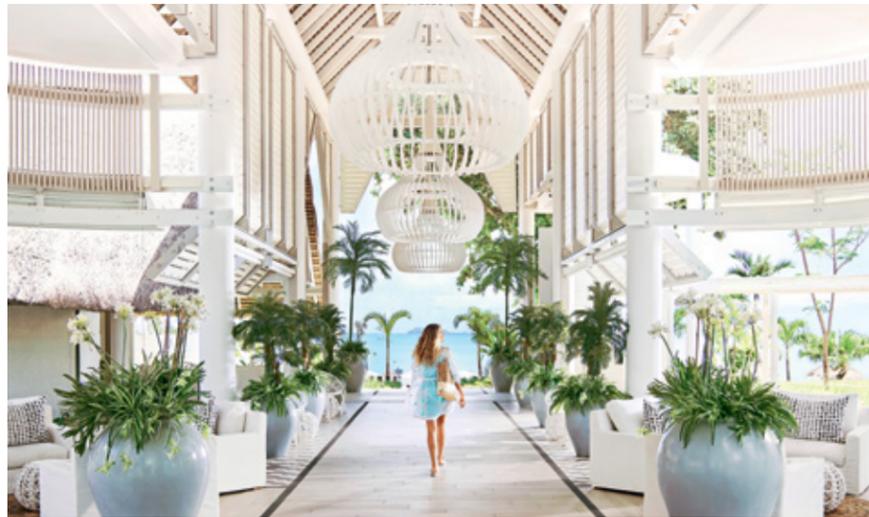
wiiv Rewards est le programme de fidélité multipartenaire présenté par le Groupe IBL. À l'occasion de son quatrième anniversaire, le programme lance une nouvelle application mobile disponible sur Android. Cette version a été conçue à 100 % par l'équipe de wiiv pour améliorer l'expérience de fidélité de ses membres. Ces derniers peuvent désormais suivre leurs avantages chez les partenaires et les transactions basées sur les points accumulés en un seul endroit. Même sans accès à internet, la carte wiiv est toujours à portée de main.

Philippe Guillaud nous parle de l'IA

L'Intelligence Artificielle (IA) est plus que jamais au cœur de l'actualité. Afin de comprendre les enjeux, un AI Talk s'est tenu dans l'auditorium Cyril Lagesse à IBL House, le 6 juin. Cette causerie a été animée par le Français Philippe Guillaud, co-inventeur de la première carte bancaire à crypto dynamique et CEO de MatchTune, une entreprise technologique qui permet de trouver l'accord musical pour les vidéos grâce à l'IA. Lors de son intervention, l'expert en IA a abordé l'impact de cette révolution, en soulignant les opportunités que cela représente pour les entreprises.

Toutes vos envies sont chez **Winners Tribeca**

Winners Tribeca a ouvert ses portes fin 2022 ! Ses 7 000 m² invitent les Mauriciens à vivre une expérience shopping complète. L'hypermarché éveille mille envies gourmandes avec ses univers dédiés (poissonnerie, charcuterie et fromagerie), ses rayons de produits frais et son étal de fruits secs, nommé "Le souk". La nouveauté, qui rend Winners Tribeca si pratique, est son univers pensé autour de la maison : bricolage, animalerie, vêtements, art de la table, déco et maquillage, en partenariat avec Monoprix. Enfin, son espace Gourmand'île avec des places assises est un arrêt incontournable après avoir arpenté entre les rayons.



LUX* Grand Gaube titré l'hôtel le plus 'instagrammable' au monde

Belle récompense pour le LUX* Grand Gaube qui a été sacré "The most Instagrammable hotel in the world". Cette consécration, reçue dans le cadre d'un concours international organisé par

Luxury Travel Advisor, site de référence pour les voyages de luxe, a propulsé l'hôtel en tête de lice, décrochant le titre suprême face au Tivoli Mofarrej São Paolo Hotel.

'Building a Legacy Together' : réunir les forces d'IBL autour du développement durable

Le 2 juin dernier, le département Sustainability du siège d'IBL a organisé une conférence au Caudan Arts Centre dans le cadre de la stratégie de développement durable du groupe, 'Building a Legacy Together'. Destinée à l'équipe exécutive d'IBL, cette conférence avait pour objectif d'élargir les perspectives sur l'intégration de la durabilité dans les stratégies d'entreprise et financières. Un panel d'experts internationaux a été invité pour mener des réflexions sur le sujet, dont Ralph Hamann et Makhegu Mabunda du Embedding Project (Afrique du Sud), Pierre-Alexandre Moussa, Head of Climate and Sustainable Solutions à TP ICAP (France), Justin Smith, Head of Business Development Unit du World Wildlife Fund (Afrique du Sud), Laëtitia Habchi, Directrice de l'Agence Française de Développement (AFD) à Maurice.



DTOS célèbre 30 ans d'expertise financière mondiale

DTOS a célébré son 30e anniversaire le 16 mars 2023. Depuis ses débuts, le groupe a contribué au développement du centre financier international de l'île Maurice ainsi qu'à l'expansion de ses activités à l'échelle mondiale. Aujourd'hui, avec 260 professionnels travaillant dans les bureaux de Dubaï, Nairobi, Kampala et Kigali, DTOS se positionne comme un leader régional pour les investissements transfrontaliers en Afrique. Cette réussite est un véritable succès 100 % mauricien, qui a alimenté le développement de son secteur financier. Cette ambition d'expansion africaine est alignée avec la stratégie 'Beyond Borders' d'IBL, pour une croissance significative dans la région africaine.

IBL soutient la pièce 'Le faiseur de miracles'

IBL a à cœur de soutenir les projets qui animent l'industrie artistique et culturelle du pays. Parmi les projets soutenus en 2023, Le faiseur de miracles est une pièce originale écrite par George-André Decotter, adaptée et mise en scène par Jon Rabaud. Cette pièce se produira sur les planches du

Caudan Arts Centre du 6 au 8 juillet, et les rôles principaux seront interprétés par les comédiens Clémence Soupe, Rachel de Spéville, Edeen Bhugeloo et Guillaume Silavant. Plus d'information sur www.caudanartscentre.com.



17 pays représentés au **Dodo Trail 2023**

La 11^e édition du Dodo Trail, qui aura lieu le samedi 15 juillet 2023, promet d'être épique. Plus de 2 500 traileurs prendront les dépôts des cinq courses, dont 233 traileurs chevronnés, locaux et internationaux, qui relèveront le défi du Xtreme 50 km. Parmi eux, les Français Christophe Le Saux et Maud Combarieu, la tenante du titre et Christopher Camachetty de La Réunion. Du côté des champions locaux, Simon Desvaux de Marigny,

Vishal Ittoo, Sandrine Busviah ou encore Sarah Camoin seront de sérieux adversaires sur cette ultra-trail mythique. Australie, Madagascar, Afrique du Sud, États-Unis, Finlande... Seize pays seront représentés lors de ce grand rendez-vous du calendrier trail de l'île Maurice. Rendez-vous le samedi 15 juillet au Riverland Mauritian à Tamarin pour acclamer les participants sur la ligne d'arrivée.

IBL acquiert une participation majoritaire dans Equator Energy en Afrique de l'Est

Le Groupe IBL, à travers IBL Energy, est le principal investisseur dans un consortium avec le fonds à impact STOA qui a signé un accord pour acquérir une participation majoritaire dans Equator Energy, leader de l'énergie solaire en Afrique de l'Est. La réalisation de cette transaction est soumise à certaines conditions. Basé à Nairobi au

Kenya, Equator Energy exploite le plus grand portefeuille d'énergie solaire commerciale et industrielle en Afrique de l'Est, principalement au Kenya et en Ouganda. Créée en 2016, cette entreprise propose des solutions simples et intégrées sur des marchés émergents où l'énergie solaire est une valeur ajoutée.



Le Groupe IBL rejoint le **capital de Harley's Ltd** en Afrique de l'Est

Dans le cadre de la stratégie d'expansion 'IBL Beyond Borders', le Groupe IBL a conclu l'acquisition (encore soumise à certaines conditions), de Harley's Ltd, acteur majeur du secteur médical et pharmaceutique en Afrique de l'Est. Ainsi, Fabrice Aldophe, COO de HealthActiv, sera basé à Nairobi (Kenya) dès le mois de juillet, et endossera également le titre de Managing Director de Harley's. Pour faciliter cette transition, Xavier Lagesse a été recruté pour assurer le poste de General Manager de HealthActiv pour les opérations mauriciennes.



Ravi Rughoodoss

L'envie d'apprendre donne des ailes

Dynamique et souriant, le Senior Property Officer de Bloomage se dévoile en contant sa riche carrière au sein du Groupe IBL. Elle a pour fil conducteur sa passion pour l'entreprise à qui il donne tant et qui le lui rend bien.

Nous sommes en 1991, en plein boom du marché électronique. IBL produit alors les réfrigérateurs Blyfridge et les téléviseurs Blytronics localement, permettant de démocratiser ces appareils, connus comme les essentiels du confort moderne. Ils coûtent, à cette époque, 33 % moins cher que les marques importées, permettant à Blytronics de surfer sur la vague de l'audiovisuel.

Fasciné par ce domaine, un jeune Ravi Rughoodoss âgé de seulement 17 ans passe la porte de la société en tant que stagiaire et aspire à devenir technicien. "Je commence alors mon apprentissage. Il n'a duré que quelques mois, mais j'y ai pourtant gagné des compétences dignes d'une école technique. À la suite de cette formation, me voilà technicien d'assemblage ! Au fil des dix ans passés chez Blytronics, j'ai ressenti la confiance de mes supérieurs qui m'ont promu superviseur de la ligne d'assemblage, pour ensuite me proposer le poste de technicien à Magic Entertainment", se souvient-il, nostalgique.

Ce nouveau poste à la branche d'IBL qui fournit alors l'hôtellerie – à Maurice et à Rodrigues – en manèges et autres jeux vidéo permet à Ravi de développer une nouvelle compétence : la relation clientèle. En effet, en plus de ses fonctions de technicien, il assure, dès lors, la liaison directe avec le client. Et il brille dans ses nouvelles fonctions ! Tant et si bien qu'il est sollicité par ses collègues pour aider à résoudre des problèmes dans d'autres entreprises du groupe.

Ravi se fait notamment repérer par Lloyd Martin, alors Technical & Maintenance Manager de Marine Biotechnology Products (MBP) pour résoudre un problème technique affectant une machine de la chaîne de production. L'esprit versatile et réactif du technicien plaît à ses

supérieurs, qui lui proposent d'intégrer l'équipe d'IBL Property Management, où Ravi passe à l'étape supérieure de sa carrière.

Les voyages forment la jeunesse

Et la carrière de la nouvelle recrue d'IBL Property Management, maintenant connue comme Bloomage. Celui qui a une soif intarissable d'apprentissage continue sa montée en compétences. "Revenir sur cette partie de ma carrière m'émeut toujours, car elle est indissociable de ces personnes qui ont cru en moi et m'ont présenté ces opportunités uniques d'apprendre, qui me permettent d'occuper mon poste actuel", insiste-t-il.

"Cet esprit d'équipe fait qu'on se sent, à IBL, comme dans une famille"

Ravi s'envole d'abord en 2011 pour l'Afrique du Sud, où il est formé au traitement des eaux, puis à l'imagerie thermique. Cette technologie utilise des caméras thermiques pour détecter des surchauffes invisibles à l'œil nu dans la machinerie. Elle permettra à Ravi – comme par pure providence – de détecter une surchauffe dans une des armoires électriques principales de MBP, évitant ainsi un incendie.

L'année suivante, le voilà reparti pour Abu Dhabi, où il est formé au Remote Fire Alarm Monitoring, une technologie qui permet de surveiller les bâtiments en temps réel et à distance, pour prévenir les incendies.

Il part également pour l'île de la Réunion en 2012 pour une formation de technicien d'ascenseur qui lui servira à

maintes reprises et dont il fera bénéficier ses collègues pendant le reste de sa carrière de technicien.

Autant de compétences pratiques qui le prépareront à occuper la fonction de Senior Property Officer qu'il occupe aujourd'hui...

Son expertise au service d'IBL House

La carrière de Ravi décolle et le ramène à la maison mère, où il utilise ses compétences dans la maintenance et l'amélioration de la performance énergétique du bâtiment. Si son domaine d'intervention se resserre, il n'en est pas moins appelé à relever des défis d'envergure.

"Un des projets majeurs de ma carrière reste la campagne d'optimisation du recours en énergie d'IBL House. Elle avait démarré en 2009 et a mobilisé plusieurs départements. Nous avons, entre autres, bénéficié du soutien de l'équipe de communication pour sensibiliser au gaspillage d'électricité. Entre leurs messages forts et nos mesures pratiques, la consommation mensuelle en électricité est passée d'environ Rs 1,1 million en 2009 à Rs 450 000 aujourd'hui. Cet esprit d'équipe fait qu'on se sent, à IBL, comme dans une famille", explique-t-il.

La croissance et le partage de compétences

Au cours de ses 32 ans de carrière, le Senior Property Officer aura vu passer beaucoup de jeunes recrues et d'apprentis, avec qui il n'a pas hésité à partager ses connaissances. "Transmettre le savoir que j'ai acquis donne une tout autre dimension à mon travail : la touche humaine, qui le rend encore plus beau, à plus forte raison lorsque je vois ces jeunes s'envoler à leur tour et passer au niveau supérieur de leur carrière. Je conseille à cette nouvelle génération de professionnels

de prendre patience ! On oublie trop souvent que c'est une marque de courage et de résilience et que c'est une vertu d'autant plus importante dans notre monde de l'instantané", partage Ravi.

Synonyme d'ascension et de renforcement de compétences, le parcours inspirant de Ravi Rughoodoss prouve que l'effort et la détermination sont les moteurs incontournables d'une carrière professionnelle.

À propos de Bloomage

Bloomage est l'entreprise d'IBL qui gère les biens immobiliers du groupe, dont IBL House, ses espaces bureaux à la route Royale de Cassis, à la rue Dr Ferrière à Port Louis, ainsi que ses bâtiments commerciaux, dont Riverside Shopping Centre et Circle Square Retail Park à Forbach.

Ellgeo Seagon Re : la nouvelle référence de la réassurance personnalisée au Kenya

Un accord a été signé le 3 octobre 2022, entre EllGeo Re et JW Seagon Group pour fournir des solutions de réassurance personnalisées aux sociétés d'assurance en Afrique de l'Est. La nouvelle entité, nommée Ellgeo Seagon Re, est basée dans les bureaux de JW Seagon à Ola Energy Plaza, Muthaiga à Nairobi.

Depuis sa création à l'île Maurice en 2003, EllGeo Re est un fournisseur leader de services de courtage de réassurance dans la région de l'océan Indien. Ayant récemment obtenu le statut de International Professional Partner Firm (IPPF) de la Chartered Insurance Institute (CII) UK, EllGeo Re tourne maintenant son attention vers l'ensemble du continent africain. Après avoir évoqué le déploiement de son savoir-faire au-delà des frontières mauriciennes dans *together 3*, l'entreprise a finalement concrétisé cette ambition. Ellgeo Seagon Re apportera une expertise supplémentaire dans le développement d'infrastructures financières et de marchés de capitaux fiables et fonctionnels dans la région.

Ce développement est possible après le partenariat avec JW Seagon, courtier d'assurance indépendant qui compte près de 30 ans d'expérience en Afrique. Il a établi des partenariats avec les principaux fournisseurs d'assurance au monde, ainsi qu'avec certains des assureurs les plus fiables de la région, pour offrir un large éventail de polices d'assurance santé, vie et assurances générales complètes, rentables et fiables.

Ellgeo Seagon Re permettra aux clients de trouver des solutions adaptées à leurs besoins

Avec la création d'Ellgeo Seagon Re, les clients peuvent désormais bénéficier d'une solution complète de gestion des risques, couvrant à la fois l'assurance et la réassurance. En devenant ainsi un guichet unique, Ellgeo Seagon Re permettra aux clients de trouver des solutions adaptées à leurs besoins en matière de gestion des risques.

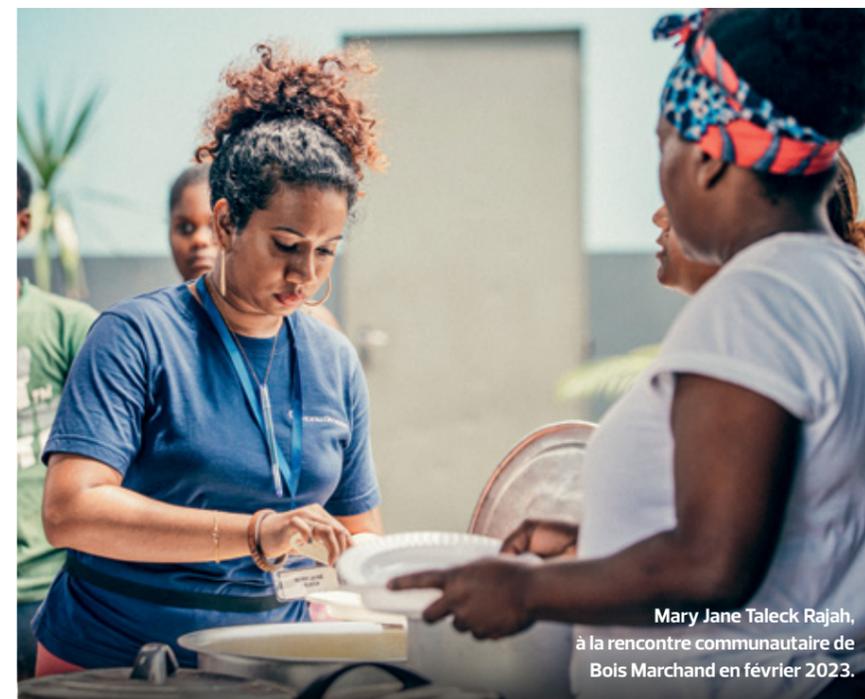
David Seagon, Directeur de JW Seagon Group, s'est réjoui de cette collaboration en déclarant : "Nous sommes ravis de nous associer au Groupe IBL et à EllGeo Re dans leur expansion en Afrique de l'Est et nous sommes très enthousiastes à l'idée des opportunités à venir. Ce partenariat renforce les capacités du groupe JW Seagon en Afrique de l'Est et offre à nos clients un accès aux marchés mondiaux de la réassurance."

Jean-Alain Francis, CEO d'EllGeo Re, a également exprimé son enthousiasme pour ce partenariat en affirmant : "Nous sommes heureux de nous lancer dans cette aventure en Afrique de l'Est avec un partenaire tel que JW Seagon. Leur connaissance approfondie du territoire et leurs capacités ajoutent une valeur considérable à notre proposition de valeur pour le marché."

Nous avons hâte de discuter avec les différents acteurs de la scène de la réassurance en Afrique de l'Est – clients et réassureurs."

L'expérience de 20 ans d'EllGeo Re sur le marché de la réassurance et les relations de longue date avec les réassureurs du monde entier, combinées aux connaissances et au réseau de JW Seagon dans la région, constituent un partenariat solide. Ensemble, ils espèrent débloquer des opportunités sur le marché de l'assurance de la région et fournir des solutions de réassurance robustes et fiables aux compagnies d'assurance à travers l'Afrique de l'Est.

Alors que le marché de l'assurance africain continue de croître et d'évoluer, Ellgeo Seagon Re est bien positionnée pour devenir un acteur clé de cette industrie.



Mary Jane Taleck Rajah, à la rencontre communautaire de Bois Marchand en février 2023.

“Cette démarche de bénévolat me rend serviable et accompli”

En février dernier, Stéphane Huët, Communication Manager au siège d'IBL, a participé à la rencontre communautaire de Bois Marchand. "J'ai apporté une aide simple, mais je me suis senti utile et ça m'a permis de mieux constater le travail admirable qu'accomplit la fondation. C'est la première fois que j'étais bénévole pour la FJL. Il y aura, certainement, d'autres occasions."

Les Journées Santé à l'école maternelle de Bois Marchand demandent une participation plus régulière. Ces séances ont lieu deux fois par an sur trois journées entières. Ce sont 80 enfants de l'école et du Centre d'éveil de Caritas qui bénéficient d'examens médicaux gratuits par un dentiste et un généraliste. MedActiv/HealthActiv fournit le matériel médical et cinq de leurs employés apportent une précieuse aide lors de ces journées. Anaïs César, Service Excellence & Communications Coordinator à HealthActiv, coordonne l'appel à bénévoles. "Nous avons toujours un bon engouement des collègues pour ces journées, dit-elle. Sur place, chacun a son rôle précis, soit pour assister les médecins ou pour des tâches administratives. C'est un petit bonheur et ça me tient à cœur de pouvoir y contribuer."

Dans un contexte où les ressources sont limitées, tant sur le plan du capital humain que financier, le bénévolat constitue un apport important pour l'équipe de la fondation. Ses programmes sont très variés et ne pourraient être réalisés que par l'équipe existante. La participation de bénévoles pour des activités annuelles, comme la journée sportive des enfants ou les sorties éducatives est précieuse. Par ailleurs, les collègues du groupe qui contribuent aux activités de la FJL sont en mesure de mieux comprendre l'engagement social d'IBL.

Tout petit geste compte pour aider la Fondation Joseph Lagesse à mener à bien ses initiatives. Chaque collaborateur du Groupe IBL peut apporter son soutien. Il suffit de contacter Mary Jane Taleck Rajah à MTaleck@fondationjosephlagesse.org.

Bénévolat : joindre l'utile à l'admirable

La Fondation Joseph Lagesse pilote actuellement 32 projets pour l'inclusion et la réduction de la pauvreté. Pour les mener à bien, chaque coup de pouce est bienvenu.

Lors de sa création en 2005, la Fondation Joseph Lagesse s'est donnée pour mission de faire reculer durablement la pauvreté. Elle élabore et pilote des projets qui se basent sur trois programmes principaux : l'autonomisation, l'alphabétisation et l'intervention sociale rapide.

Pour réaliser ses projets, la FJL sollicite ponctuellement le soutien des employés du Groupe IBL. Comme l'explique Mary Jane Taleck Rajah, Events, PR & Social Media Coordinator à la FJL, il y a plusieurs façons de soutenir la fondation. "Fin 2022, nous avons proposé aux employés du siège d'IBL d'aider des enfants à retrouver le chemin de l'école, partage-t-elle. Grâce à 94 généreux collègues, deux enfants ont pu être rescolarisés à l'école St Patrick pour l'année 2023."

En plus des dons, la FJL a parfois besoin de petites mains. Holden Ah Fok, Messenger au siège d'IBL, est un bénévole habitué des activités de la fondation. C'est lui qui, en février 2021, a assuré la coordination pour repeindre l'école maternelle de Bois Marchand en y invitant ses collègues et amis. "Je me mets au service de la communauté pour donner sincèrement et en toute simplicité de mon temps, partage Holden. Ayant, moi-même, vécu une enfance difficile, je comprends tout à fait l'attente et la valeur d'aider les autres. Cette démarche de bénévolat me rend serviable et accompli."



TANTINE SNACK

comptoir des traditions

À l'angle des rues Reserves et Kwan Tee aux Salines de Port Louis, se dresse une large case en tôle rouge piment et jaune bouton d'or. Les nouveaux clients diront que c'est la "meyer baz minn bwi dan Porlwi", tandis que pour les habitués, cet établissement, debout depuis 1945, est "koumadir lakaz". Bienvenue chez Tantine Snack.

On en voit aux quatre coins de l'île, dans les villages et faubourgs. Ces commerces sont aux couleurs de Coca-Cola ou, comme Tantine Snack, décorés du grand Phoenix de notre bière locale. Ils font office de boutiques de proximité, de 'snack', ces restaurants typiques de Maurice où on vient pour déjeuner un plat local, de taverne où le poisson corne est servi avec une boisson fraîche houblonnée dès 16 heures. Dans ces lieux, souvent étroits, le vétuste et le bancal ont du charme, on appelle le gérant par son prénom même s'il ne connaît pas toujours le nôtre, on y croise son voisin et on y va en savates pour acheter son "detay".

Point de rencontre

Tantine Snack et son gérant, Robin, sont connus dans le quartier des Salines – de ceux qui y vivent et de ceux qui travaillent autour. Ouvert du lundi au samedi, l'établissement accueille une première vague de clients dès 8 h 30. Ceux-là viennent y acheter leur petit déjeuner : un pain maison fourré d'un

kari, sauté, vindaye ou salmis. Les plus prévoyants, eux, prennent deux rotis à emporter pour leur déjeuner.

En attendant la plus grande clientèle, celle du midi, les casseroles et woks s'attellent en cuisine pour préparer la sélection du jour : sauté et daube de poulet, salmis d'agneau, sauté de foie de poulet, salade de gâteaux piments, salade de pomme de terre, riz blanc, rotis, œufs miroirs, œufs durs. Lorsque c'est la saison, le vindaye d'ourite, la salade de poisson ou encore le salmis de cerf se mangent avec riz, nouille, pain, ou roti. À côté des classiques, à chaque semaine son menu. Canjee le lundi, kichiri et rougaille de poisson salé le mardi. Les amateurs de briani se donnent rendez-vous les mercredis et vendredis. Et pour les palais en quête de tradition, le jeudi fait la part belle au 7 caris, avec son bol de lentilles en complément.

Bien que la façade extérieure ait gardé son look d'antan, l'entrée a connu une remise à neuf, du sol au plafond, il y a environ cinq ans. La tôle a été tapissée

de planches de bois dont les couleurs donnent l'effet de rayures. Au plafond, sont encastrées 15 lampes blanches dont cinq restent allumées, qu'il fasse jour ou nuit. Accrochés au mur, un mot de bienvenue délicatement écrit sur une ardoise et un tableau du snack. Une caméra au-dessus de la caisse, une autre en direction de l'entrée, une machine à café (est-ce qu'elle fonctionne ?)... On ne s'attend pas à autant de technologie en franchissant la porte. Si la modernité se fraye discrètement un chemin dans cet établissement des années 40, les chewing gums Hollywood, sachets de biscuits Gaufrette à la saveur vanille, Sando au chocolat sont autant de sucreries qui nous ramènent à l'heure de la récréation au primaire. À côté, les créations du chef sont disposées dans des plats en verre, semblables à ceux qui sont utilisés dans les foyers pour la cuisson de gratins ou de quiches. La touche finale : un grand bol de sauce de piment vert écrasé et sa cuillère à soupe. Le service du déjeuner peut commencer.

**Dans ces lieux, souvent étroits,
le vétuste et le bancal ont du
charme, on appelle le gérant par
son prénom même s'il ne connaît
pas toujours le nôtre...**

L'heure de pointe

11 heures. Les premiers clients débarquent. Il y a ceux qu'on devine être des travailleurs, avec leur bottes et overall, venus manger un minn bwi en trois coups de fourchette avant de faire descendre le tout d'un Coca-Cola en chopine. Ensuite, vers 11 h 45, les chemises blanches et chaussures cirées pénètrent les lieux. Ceux-là viennent en bande. "Je suis déjà là. Tu veux que je commande pour toi ?" dit au téléphone un collègue arrivé avant son équipe. Derrière le comptoir, Vishane entreprend sa routine. Vishane c'est le neveu de Robin qu'il considère pourtant comme son papa.

11 h 48. "Debora! Trwa la mwatie minn silteple", "E, pou manz sur plas sa?", "Diri-la ki to pou mete silteple?". Vishane enchaîne les commandes avec aisance, fait les comptes que lui seul comprend sur sa calculatrice, demande "Donn-mwa Rs 200 ar twa!", avant de taper la causette avec les habitués le temps qu'un client se décide entre les salmis de poulet et agneau.

Pour commander, chacun à tour de rôle glisse la tête à travers le meuble pour mieux voir Vishane. Dans un désordre organisé, les clients en attente de leur plat se mettent naturellement sur le côté pour ne pas créer d'embouteillage tandis que les autres, comme à la cantine, prennent un 'tissue' et une fourchette avant de saisir leur assiette bouillante de chaque côté avec le pouce et l'index. On distingue vite les habitués des nouveaux venus. Et lorsque les 5 m² d'entrée bouchonnent finalement, Vishane lance "Ale, asiz twa, mo avoy li deryer".



"Deryer"

Puisque les 5 m² de l'entrée créent une ambiance 'laboutik', l'arrière-cour de l'établissement est une surprise. Cet espace caché, presque secret si on n'ose pas s'y aventurer, surprend toujours, qu'on soit habitué ou non. À l'ombre d'un grand manguier, on déplace les chaises en plastique – bleues, vertes, rouges, blanches – sur le macadam avant de se poser à l'une des tables. Vraisemblablement l'atout de Tantine Snack, l'arrière-cour est un étonnant havre où le boucan de l'échappement de l'autobus mêlé au cocorico du coq de la maison d'à côté, se transforme en séduisante mélodie urbaine. Les tables sont posées ici et là et, faute de place, il est coutume de se mêler aux étrangers sur la longue table de dix.

Ici, "l'authentique" est incarnée par une feuille de tôle posée presque en diagonale pour condamner une porte. Ou par les morceaux de parpaings enfoncés à la verticale dans le sol comme bancs de fortune. Et puis, au cœur de ce décor sobre et confortable, s'élève une sculpture dorée de déesse grecque... l'inattendu est au rendez-vous.



L'arrière-cour secrète offre un charme unique au snack.

**La lourde digestion est
presqu'oubliée par la
satisfaction d'avoir tenté
un mélange de saveurs.**



Rissole, wantan, arouille... le parfum des fritures embaume les lieux dès lors que les bols de vindaye, ou encore de salmis, se vident.

Après une "lamwatie minn" sur laquelle on a posé un salmis de poulet épicé avec justesse, un peu de salade de gâteaux piment encore kram kram, un œuf miroir, une cuillère de satini coco et une autre de satini pomme d'amour, la lourde digestion est presqu'oubliée par la satisfaction d'avoir savouré un mélange de saveurs. La prochaine fois, ce sera briani végétarien avec un peu de vindaye de poisson et des brèdes sur le côté. Ou bien le traditionnel halim d'agneau ? Il paraît que le rôti de cerf est un incontournable.

Avant de quitter les lieux, les gourmands se laissent – une dernière fois – tenter par un napolitain, une tarte à la banane, ou encore un gulab jamun huileux confectionné par "Vishane, so mama, so ser".

Comme à la maison

Chez Tantine Snack, il en faut peu pour saisir la notion de "comme à la maison". On le ressent un peu plus à partir de 16 heures lorsque les plats de caris sont remplacés par des bols et plats en acier débordant de gato arouy, pâté de poisson, wantan et catless de poulet. L'atmosphère animée de 11 h à 14 h a pris congé pour laisser place à la tranquillité de l'après-midi. Quelques habitants du coin font un dernier arrêt avant de rentrer chez eux. Un coude sur le comptoir, une main sur la hanche, la conversation y est amicale, simple, sans pression d'une suite.

Un dernier regard sur Tantine Snack et le "Nou tou ansam" peint sur le toit prend tout son sens.



À 84 ans, Naraindass Ramasamy est confiant que son fils et petit-fils assureront la relève de Tantine Snack.

UNE HISTOIRE DE FAMILLE

On aperçoit parfois sa chevelure grise derrière le comptoir, ou dans l'arrière-boutique entre deux battements de porte de la cuisine. Naraindass Ramasamy, 84 ans, est la mémoire vivante de cette institution qu'est devenue Tantine Snack au fil des décennies. Avant d'être un incontournable stop pour le déjeuner, Tantine Snack a débuté en tant que commerce, là où on venait s'approvisionner en vrac. L'origine de Tantine Snack remonte au grand-père de Naraindass qui, à l'époque, ouvre un commerce avant de le léguer à son fils. Lorsque le fils décède, c'est son épouse, Tantine, qui reprend les affaires. Quand vient son tour de disparaître, c'est son fils Naraindass qui assure la relève avant de passer le flambeau à son fils, Robin. Cela fait 25 ans que ce dernier honore cet héritage familial. Le commerce est bien parti pour perdurer encore une quatrième génération, à travers le neveu de Robin (son fils !), Vishane, 31 ans, pour qui assurer la continuité de Tantine Snack est une évidence.



Rouhangeze

Le jazz s'embrase

IBL a eu l'honneur de soutenir la 8^e édition du festival MAMA JAZ qui s'est tenue en avril dernier. Quatre grands concerts ont été proposés chaque mercredi au Caudan Arts Centre avec des artistes des quatre coins du monde – île de la Réunion, Angleterre, Pologne, France, Mexique, Corée du Sud et île Maurice. Parmi eux, une artiste mauricienne qui vit à Londres depuis treize ans. Chanteuse, productrice et animatrice d'une émission radio, Rouhangeze a plusieurs cordes à son arc et nous raconte sa relation avec le jazz.

Comment débute ton parcours dans la musique ?

J'ai commencé à chanter depuis l'âge de 3 ans avec une communauté religieuse qui faisait des concerts de levée de fonds pour des œuvres caritatives. Quand j'avais 5 ans, des membres de l'UNICEF m'ont repérée et j'ai été l'ambassadrice de cette organisation jusqu'à mes 13 ans. J'ai chanté pour des rencontres officielles et même à la State House pour la Journée mondiale de l'enfance.

Lorsque mon mandat avec l'UNICEF s'est terminé à l'adolescence, je me suis posé des questions sur mon avenir, ce que je voulais faire plus tard, la possibilité d'exercer la musique à plein temps. Mes parents se sont mis à paniquer et voulaient que je me projette sur une option plus stable comme le Business Management. À contre cœur, j'ai choisi cette filière, mais à 15 ans je me suis dit que ce n'était pas possible – ce n'était pas mon truc. C'est important de tout faire avec amour et la musique était la seule chose pour laquelle j'avais ce sentiment-là. C'était comme une connexion spirituelle qui élevait mon âme.

J'ai donc lâché mes études au collège pour me consacrer totalement à la musique. Mes parents étaient très inquiets, mais j'ai quand même eu leur soutien. J'ai trouvé deux professeurs de piano : une qui m'apprenait la musique classique et l'autre avec qui je faisais du jazz. J'ai suivi des classes intensives pendant un an.

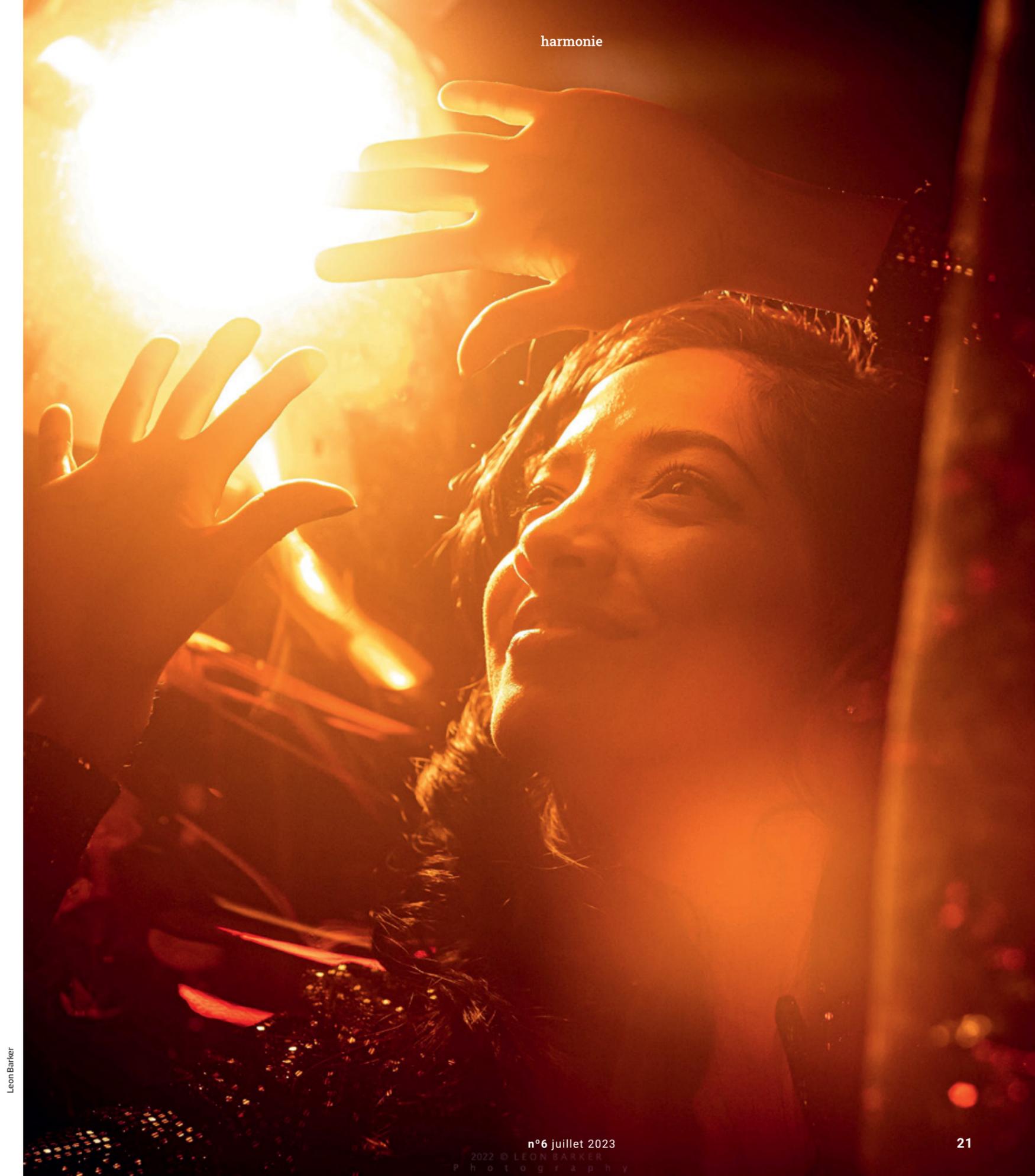
À cette époque, j'ai également fondé un studio d'enregistrement à Goodlands avec deux amis ingénieurs en son. Cette expérience m'a permis

de comprendre le fonctionnement d'un studio, comment produire un album et l'accompagnement sur la direction artistique.

Quels types de musiques vous produisiez dans le studio ?

Il y avait différents styles. On a commencé avec un duo de Grand Gaube qui s'appelaient BKS – Blacking System qui faisait du Ragga Pop. J'ai été la chanteuse du groupe lors des enregistrements en studio et pour un concert live pendant lequel je chantais en agitant mes cheveux tressés.

Ensuite, il y a eu la collaboration avec Philippe Nairac, qui a un registre de balades françaises et créoles. Grâce à lui, j'ai fait un bond artistiquement, musicalement et vocalement. Il m'a appris à faire les arrangements vocaux, les harmonies et à monter tout cela dans un studio d'enregistrement. De 16 à 18 ans, j'ai travaillé avec cet artiste sur trois albums. Il y a eu des reprises de chansons créoles d'antan comme La Rivier Tanie, Ti Fleur Fane et pas mal de morceaux que lui, ses oncles et son grand-père avaient écrits à l'époque coloniale. C'étaient des textes écrits dans un vieux créole avec un vocabulaire que l'on n'utilise plus aujourd'hui.



Leon Barker

“La musique était comme une connexion spirituelle qui élevait mon âme”

Rouhangeze et Tomasz Bura en concert au Caudan Arts Centre lors du festival MAMA JAZZ 2023.

On a produit 17 albums en studio avec une variété de styles comme la pop, le rock, du jazz. Mon pèlerinage a continué avec mes deux associés du studio qui m'ont introduit à du jazz plus funk avec Herbie Hancock et Chick Corea, mais aussi plus ethnique avec Joe Zawinul and the Syndicate. Quand j'ai entendu ça, my head was exploding. Je me suis dit : "C'est si intense. Il se passe tellement de choses !"

Mon horizon s'est élargi grâce à un bassiste que j'ai rencontré à l'hôtel où je chantais à la même époque. Un soir, il m'a dit : "Rou, il faut que tu écoutes Rachele Ferrell. C'est une chanteuse de jazz américaine à qui tu me fais penser quand tu chantes. Écoute-la, ça t'aidera à t'ouvrir et t'éclater." Cette chanteuse ne se souciait pas de son apparence quand elle chantait. Elle se laissait complètement aller sur scène et explorait le son de sa voix. Un son brut, énérvé d'une manière douce et légère.

Qu'est-ce que cette trouvaille a provoqué chez toi ?

Rachele Ferrell a ouvert des portes dans mon esprit. Elle m'a appris à chanter plus librement. Elle m'a aidé à apprécier ma voix et son son. I became wilder. Pendant un an, j'ai composé avec plusieurs ingrédients que j'expérimentais : la pop, le rock avec du saxo dessus, de la new age, du jazz... It was like creating a new dish and you don't know what it is going to look like. C'est ainsi que mon premier album, Alpha, est né quand j'avais 18 ans. J'ai eu le privilège d'y collaborer avec Jocelyn Armandine, Christophe Bertin, Patrick et Steve Desvaux et Dean Addison. Quelque temps après, j'ai pris mon envol pour l'Angleterre.

Comment se passe ta vie d'artiste là-bas ?

Je me suis installée à Londres où j'ai fait des études de music business pendant trois ans pour me permettre de comprendre comment fonctionne l'industrie musicale. It's a pool with big sharks and if you don't understand your contracts, you are not gonna make money. Ça m'a aidé à avoir une meilleure connaissance de mes droits en tant qu'artiste.

Pendant cette période, j'ai été contactée sur LinkedIn par le producteur Mike Collins qui a travaillé avec pas mal d'artistes funk. Il était à la recherche d'une chanteuse capable de chanter en français. C'était une denrée rare à Londres à cette époque-là, apparemment, parce qu'on était que trois à pouvoir le faire. J'ai réussi l'audition et on a collaboré quelques temps ensemble.

Ce cher monsieur m'a emmené à des événements importants pour que je fasse mon réseau dans le monde de la musique. J'ai croisé pas mal de personnalités dont David Morris du London Jazz Society du Trinity Laban Conservatoire et Winston Blissett de Massive Attack avec qui j'ai eu l'opportunité de faire des concerts.

À quel moment rencontres-tu l'artiste polonais Tomasz Bura, qui t'a accompagné à MAMA JAZZ sur la scène du Caudan Arts Centre ?

J'ai rencontré Tomasz il y a près de sept ans dans un jam session qui s'appelait Old Fashion. Le principe de cet événement était de faire une performance musicale avec des chansons des années 1920 et je me suis retrouvée à chanter avec son house band. Après le concert, ça a tout de suite accroché entre nous.

J'ai adoré sa façon de jouer et il a apprécié ma façon de chanter. Je lui ai parlé de mon deuxième album qui était en cours et des musiciens de l'île Maurice avec qui je collaborais. À ma grande surprise, il connaissait Linley Marthe et m'a même dit "Linley is my hero." Après la soirée, Tomasz a écouté les chansons que j'ai faites avec Mike Collins. Il m'a appelé et m'a proposé de faire partie de son groupe de jazz fusion. Quand j'ai écouté le travail de Tomasz, j'ai constaté qu'il avait un registre musical similaire à Jan Garbarek. J'ai dit oui. Il est devenu un collaborateur, un collègue, un ami qui comprend mes influences de jazz.

Pour finir, peux-tu nous parler de l'émission de radio que tu animes sur Jazz FM en Angleterre ?

Depuis près de deux ans, j'anime l'émission Jazz Odyssey qui met en avant la musique jazz avec un fort métissage. Je parle des cultures qui se sont mélangées, des artistes émergents ou confirmés, les sous-genres du jazz. J'aime trouver différents artistes de différents coins du monde qui collaborent pour créer une belle et folle fusion. Cette émission est une étape très importante dans ma vie. J'ai imaginé, planifié et rêvé à beaucoup de choses, mais c'est le rêve auquel je n'avais pas pensé.

C'est quoi la suite ?

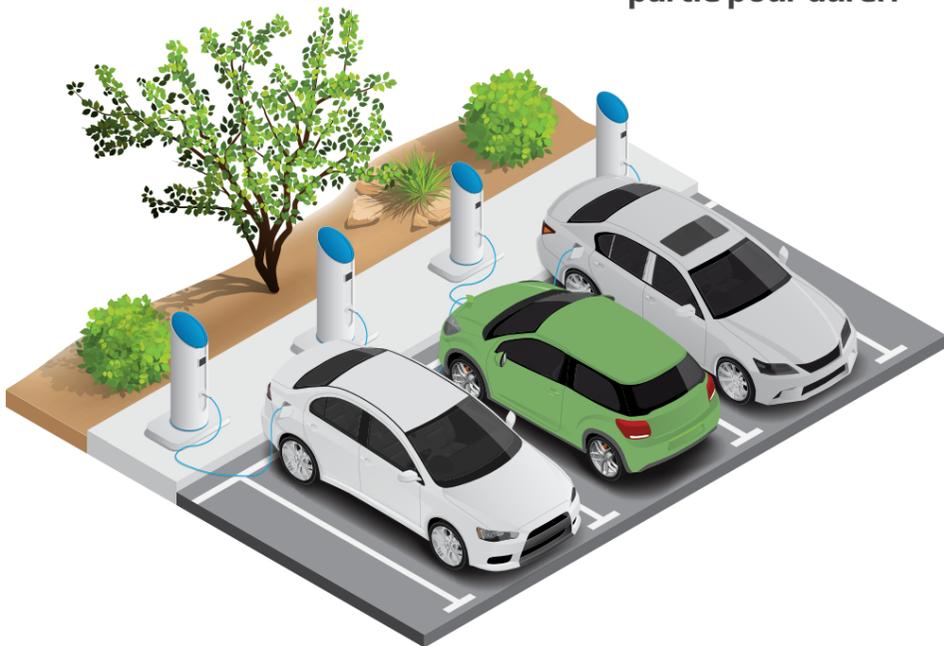
Le 14 avril dernier, j'ai sorti le premier single, Evasio, qui va paraître sur mon deuxième album La Rivière Tanier où on peut entendre Linley Marthe au clavier. Je travaille sur cet album depuis huit ans et je vais diffuser les chansons au fur et à mesure. Sur ce projet, j'ai eu le privilège de pouvoir collaborer avec plusieurs artistes comme Menwar, Tomasz Bura, Meddy Gerville.

Véhicules électriques, une évidence économique

La progression est exponentielle. Les ventes de véhicules électriques à l'île Maurice ont considérablement augmenté au cours de la décennie écoulée. En 2022, 387 unités ont été vendues, contre seulement trois en 2012. Cette dynamique, qui se calque sur une tendance mondiale, semble partie pour durer.

C'est à partir de 2017-2018 que les ventes ont véritablement décollé, lorsque le gouvernement mauricien a progressivement réduit la taxe sur les modèles électriques et hybrides avant de l'abolir dans le Budget 2022-2023. Cette mesure, qui traduit une volonté politique d'accompagner l'électrification du parc automobile, s'attaque ainsi à un premier obstacle : le prix. Car même si l'éveil d'une conscience écologique n'est pas étranger à cette tendance, ce sont encore les considérations économiques et financières qui priment lors de la prise de décision, que ce soit pour les particuliers ou les entreprises.

Cette exonération fiscale a conduit à une baisse significative des prix, même si les modèles thermiques restent encore plus compétitifs à l'achat. Mais l'argument économique en faveur des véhicules électriques devient plus convaincant lorsqu'on s'intéresse aux coûts d'utilisation, en particulier aux frais liés à l'entretien et à l'achat de carburant. Les véhicules thermiques font alors pâle figure. En effet, un moteur électrique nécessite peu, voire presque pas d'entretien. Contrairement au moteur thermique, il ne requiert, par exemple, pas de vidanges à intervalles réguliers. Il en va de même pour l'entretien de pièces d'usure comme les freins car le moteur électrique limite l'utilisation des freins. Et les récentes hausses successives des prix des carburants n'ont fait qu'accentuer l'écart.



L'argument économique en faveur des véhicules électriques devient plus convaincant lorsqu'on s'intéresse aux coûts d'utilisation

La décennie écoulée a aussi été marquée par un élargissement de la gamme de véhicules électriques sur le marché mauricien. Rien qu'en janvier 2023, 47 voitures et SUV électriques neufs ont été immatriculés à la National Land Transport Authority. Actuellement, plus d'une vingtaine de marques automobiles proposent des modèles électriques. Avec l'arrêt programmé des moteurs thermiques en Europe à partir de 2035, on peut s'attendre à une plus grande diversification de l'offre et à une baisse continue des prix.

La recharge est également un obstacle qui s'efface graduellement. En sus des chargeurs domestiques, plusieurs concessionnaires ainsi que des entreprises privées ont investi dans des bornes destinées à leurs clients et employés. Il faut désormais ajouter à cela le réseau de bornes lancé par E-Motion en février dernier. Née d'un partenariat entre IBL Energy et Vivo Energy Mauritius, cette société a déployé 20 bornes de recharge à travers l'île. L'ambition est de "poser l'infrastructure qui permettra aux citoyens de faire le grand saut vers la mobilité électrique", soutient Pierre Egot, General Manager d'IBL Energy.

D'ici cinq ans, E-Motion compte étendre davantage son réseau, qui comptera alors plus d'une centaine de bornes. Pour Krishnen Vencadachellum, Retail Manager de Vivo Energy Mauritius et responsable du projet, il ne fait aucun doute que ces installations faciliteront la transition vers l'électromobilité. Et ce, aussi bien des particuliers que des entreprises. En effet, l'offre E-Motion s'adresse également aux entreprises en leur donnant la possibilité d'installer leurs propres bornes. Cette offre, souligne Joshua Desjardins, Business Development Manager d'IBL Energy, vise à "encourager les entreprises à accélérer l'électrification de leur flotte. Nous allons leur proposer des solutions taillées sur mesure qui

tiennent compte de leurs besoins et problématiques spécifiques".

Chez Logidis, ce processus a bel et bien démarré. Cette filiale d'IBL gère une flotte d'environ 450 véhicules, principalement des utilitaires, appartenant à différentes entreprises du conglomérat. "Il y a une volonté claire des dirigeants du groupe d'aller vers l'électrique. Certains ont déjà fait la transition, montrant ainsi l'exemple", fait ressortir Naden Padayachi, General Manager, People Mobility & Vehicle Services chez Logidis.

En novembre 2022, une Green Mobility Exhibition a même été organisée à l'intention des dirigeants et employés de l'ensemble des entreprises d'IBL. L'objectif était de donner l'opportunité à ces derniers d'obtenir des informations techniques et financières auprès des concessionnaires, et ainsi de mieux comprendre les tendances qui se dessinent afin de pouvoir prendre les décisions stratégiques appropriées.

Cependant, la transition pour les entreprises s'avère plus complexe que pour les particuliers en raison d'une gamme restreinte de véhicules adaptés à leurs opérations. "Nous avons commencé à équiper certaines de nos entreprises, en particulier celles dont les activités peuvent être assurées par les véhicules disponibles sur le marché. Un facteur déterminant pour les compagnies est l'accès à un plus large éventail d'utilitaires électriques", souligne Naden Padayachi. Des 387 véhicules électriques vendus en 2022, 19 seulement étaient des utilitaires.

"Ces véhicules existent déjà à l'étranger, mais nous ne savons pas encore quand ils seront disponibles chez nous. Les prix ou encore l'autonomie des batteries sont des informations clés pour que nous puissions concevoir et mettre en œuvre un plan à long terme", conclut notre interlocuteur.

E-Motion : des options de recharge adaptées et flexibles

E-Motion propose trois possibilités pour recharger son véhicule électrique. La première est une recharge publique à travers un réseau de 20 bornes. Cinq d'entre elles sont équipées de chargeurs rapides qui peuvent alimenter une batterie en 30 minutes pour une autonomie d'environ 100 km. 50 % de ces bornes sont installées sur des sites alimentés par énergie solaire. Le réseau est connecté à Electromaps, une application mobile à travers laquelle l'utilisateur peut repérer une borne, et connaître sa disponibilité en temps réel. L'application sauvegarde l'historique des sessions de recharge, ce qui permet un suivi des heures utilisées. Pour plus de tranquillité d'esprit, beaucoup d'électromobilistes choisissent d'installer une borne à domicile. À ceux-là, E-Motion propose le Home Smart Charger qui, en sus d'être mieux sécurisée, permet de recharger sa batterie quatre fois plus vite qu'avec une prise domestique. Grâce à l'application MyWallbox, connectée à la carte d'abonnement, l'utilisateur peut suivre sa recharge, et reçoit même une notification lorsque son véhicule est complètement chargée. Il y a ensuite l'option Business, qui s'ajuste aux besoins spécifiques de chaque entreprise. Cette offre comprend l'installation et l'entretien de chargeurs de 22 kW. Une plateforme en ligne permet un contrôle rigoureux de la consommation et des solutions de reporting pour les propriétaires de flottes.

Dr Stephanie Bertels

Founder and Executive Director
of The Embedding Project

“Our approach is unique in that it really bridges research and practice, drawing from the best of both worlds”



In 2022, IBL Group registered to The Embedding Project, a global public-benefit research project that helps companies embed social and environmental factors across their operations and decision-making. The project was founded in 2010 by Dr Stephanie Bertels, a Professor at Simon Fraser University in Vancouver, Canada. We spoke with her to learn more about this initiative.

What is the Embedding Project?

In 2010, I had just completed a big study on how companies embed sustainability into their culture, and I had also been working with several Canadian companies that were interested in improving their sustainability performance and wanted to know how to support broad culture change in their organizations. These companies found the framework I developed useful but were looking for additional guidance on how to implement it. That's where, together, we came up with the idea of creating a project that bridges research and practice. The idea was to bring together a global network of researchers in business sustainability with leading companies working to embed sustainability. It has now been more than a decade of doing just that! Our approach is unique in that it really bridges research and practice, drawing from the best of both worlds. Rather than just gathering case studies and best practices, our advice is underpinned by rigorous

research, long-term engagement with companies, and piloting and refining frameworks and tools. We are also highly attentive to working with companies to create practical tools that are grounded in what works for businesses.

What support does the Embedding Project provide to these companies?

Over the years, we have worked closely with more than 50 different companies and at any time, the Embedding Project is usually working with a network of about 30 global partner companies, many of which we have been collaborating with for more than a decade. While we work with companies worldwide, we have two key peer communities of companies headquartered in North America and in Africa and the Middle East. Our peer companies are generally multinationals and our membership spans across industries.

Our research team varies based on the themes we are exploring, but we have a core team of around 10 people spread across two research offices in Canada and South Africa, as well as regular engagement with research partners in Europe and the UK who are deeply passionate about supporting the transition to an inclusive and regenerative economy. We also collaborate with some of the top global business scholars who share our commitment to shaping practice in business sustainability.

One of the key advantages for our partners is what one of our past members called "learning in the fast lane with leaders in the field". We regularly bring companies together into Peer Networks where they engage in candid peer-to-peer knowledge exchange and peer coaching.

As we focus our efforts on research and the development of new resources and tools for public benefit, we are not consultants. However, we do engage in thought partnerships and pilot the development of resources with our partner companies. It is this hands-on engagement and research that really sets us apart. By working alongside our

partners, we have developed a very nuanced understanding of their needs and of the kinds of processes and tools that might help them.

In the early stages of the project, this led us to delve into research on embedding sustainability into corporate culture and the development of our maturity model and practices assessment. This structured assessment processes draw on insights from employees across the organisation and helps to foster cross-functional collaboration and understanding and enables building alignment on their strategy.

Through conversations with hundreds of CEOs and board chairs, we identified a need to focus on credible goal setting and articulating a credible public position on key issues, including assembling our free credible goals and positions databases.

Over the last five years, we have developed our radar process to help companies systematically explore a comprehensive set of environmental, social, and governance (ESG) issues that will better inform their enterprise risk process, their strategy process, and their goal-setting. Rather than orienting towards meeting a set of external reporting criteria, our process is focused on understanding the issues that are most material to the company and prioritising where they can best focus their efforts to affect strategic long-term change. This is the process that we have been using to support IBL in its sustainability journey.

“Partnering with a company that literally spans the economy has been a wonderful opportunity to see how our radar process can scale up from the company level”

Why was it important to create an office of the Embedding Project in Africa?

While the first companies to join the Embedding Project were North American, our connection to Africa has been longstanding. Given the challenges faced by African companies and the awareness of sustainability generated by the South African King Codes of Governance and early leadership in the area of sustainability disclosure by the Johannesburg Stock Exchange, many of the leading companies in South Africa were looking for guidance. Through shared early involvement in a global research network called the Network for Business Sustainability, I met Dr Jess Schulschenk (then a PhD student, and now the Director of the Sustainability Institute) and Dr Ralph Hamann, a Professor at the University of Cape Town's Graduate School of Business. Together, they were in the process of developing a South African network of companies with a commitment to business sustainability. It made sense to collaborate and since that time, Jess, Ralph, and I have been partnering on this work, co-supervising students, undertaking research, and supporting the companies in our Embedding Project Africa/Middle East peer group.

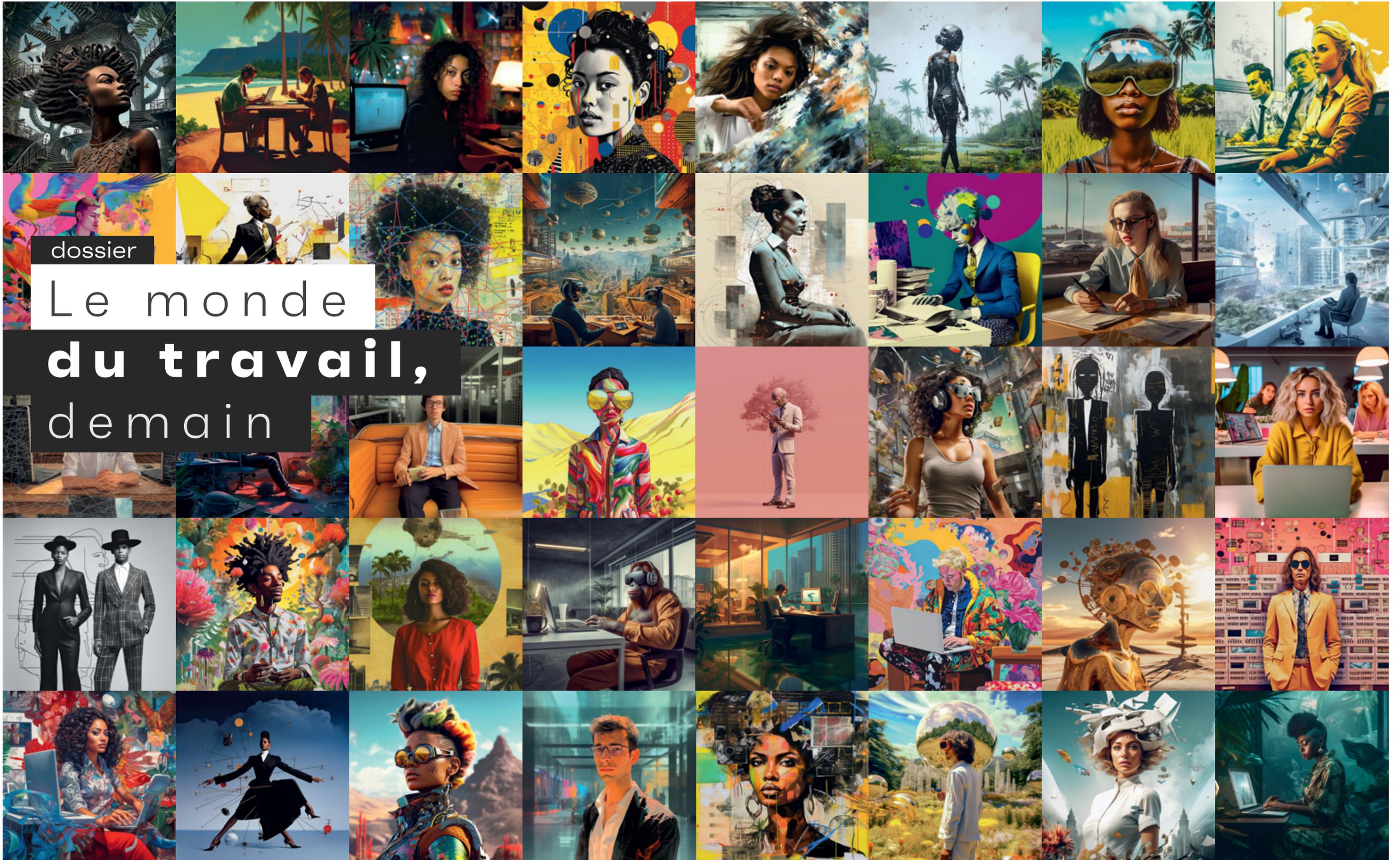
What are the changes that can be observed within African companies that have adopted the Embedding method?

Over the years, we have been able to support our African companies like Nedbank and Woolworths in embedding sustainability into their culture, improving their maturity, setting stronger and more credible sustainability goals, articulating a clear public position on environmental and social issues, and bringing in stronger governance and oversight of their sustainability performance. For instance, we partnered with Nedbank to create a series of videos to help their executives and corporate directors to better understand climate risk and credible climate oversight. We then partnered with the South African Institute of Directors to create a free public version of the series.



Until now, only single-product companies had adopted the Embedding Project. IBL is the first conglomerate to register. What differences does this imply in your intervention, in the implementation of the methodology and its integration at the heart of the strategy?

While we do have other companies in the partnership that span multiple industries, none have the breadth of IBL Group. Partnering with a company that literally spans the economy has been a wonderful opportunity to see how our radar process can scale up from the company level to support prioritization within business clusters and across IBL Group. By helping each IBL business undertake radar assessments in a common way, the group sustainability team can help each business to focus on where it matters most while also identifying where group-level support can help to accelerate progress. Already, we are seeing how the radar tool can be scaled and we have had interest from asset managers and private equity groups in using the radar to prioritise sustainability engagements among their investment holdings.



dossier

Le monde du travail, demain

Le monde du travail, demain

Dès les premières œuvres de science-fiction, la machine autonome a suscité des fantasmes délirants sur les changements du monde, de l'aliénation à la disparition du travail.

La blockchain, le développement des métavers, et, plus récemment, l'émergence de ChatGPT – une intelligence artificielle (IA) qui répond aux questions qu'on lui pose sous forme de chatbot – ont ravivé l'intérêt et les inquiétudes autour des nouvelles technologies.

Le 29 mars 2023, le Future of Life Institute publiait une lettre ouverte demandant une interruption de six mois dans les recherches liées aux intelligences artificielles. Signée par plusieurs chercheurs et patrons du monde de la technologie, cette lettre prévenait des risques, tels que la perte de contrôle de notre civilisation, résultant du développement de l'IA. Cette pause n'a pas eu lieu.

Si même les experts du domaine montrent une crainte, nous pouvons comprendre les réticences de l'utilisateur lambda au milieu de cette effervescence. Nous redoutons une super intelligence technologique où la machine dominerait l'humain.

En effet, l'IA a atteint un niveau de performance déconcertant depuis quelques mois. Elle ne se limite plus à ressortir des informations qu'elle aurait collectées sur des bases de données. Elle génère de nouveaux textes, sons et images. S'opère, alors, entre l'IA et l'humain, une forme d'interaction. À tel point qu'il nous arrive de prêter des intentions à la machine.

Les IA sont dans notre quotidien depuis plusieurs décennies. Mais ces récentes avancées et nos nouveaux usages semblent indiquer un cap. Que doit-on craindre ? Que pouvons-nous espérer ?

Dans ce dossier, nous ouvrons quelques pistes de réflexion sur ces technologies qui fascinent autant qu'elles effraient – au rythme où elles se développent, nous prenons le risque que nos observations soient obsolètes à la parution de ce magazine. Nous nous penchons sur leur application dans le monde du travail en illustrant certaines utilisations dans le Groupe IBL. Car il ne suffit pas de céder aux prédictions dystopiques ou s'abandonner aux hypothèses idéalistes. Il convient d'interroger la balance entre optimisation économique et bien-être des salariés. Il faut saisir que ces outils ont besoin de l'homme en amont – pour entraîner les algorithmes – et en aval – pour l'exploiter.

L'équipe de *together* a joué le jeu de l'IA jusqu'au bout. Pour faire la couverture de cette édition et pour illustrer ce dossier, nous avons généré des images sur Midjourney. En proposant à cette IA des mots-clés associés aux articles, nous avons reçu plusieurs dizaines d'images – celles sur la double page précédente sont quelques propositions non retenues. Nous avons précisé nos demandes et fait des choix en observant et acceptant les limites de l'outil. Nous avons également demandé à ChatGPT-4 d'écrire un article prédisant le monde du travail en 2035. Le résultat se trouve sur la double page suivante.

L'intelligence intelligence n'a pas réponse à tout. Elle est parfois d'une précision relative et a toujours besoin de la sensibilité humaine pour être pleinement optimale. De plus, étant donné certains vides juridiques liés à l'IA, chaque utilisateur est face à ses responsabilités éthiques et morales.

Ainsi, au-delà des considérations économiques et prenant en compte tous les changements qu'elle provoque, l'IA apparaît comme un objet philosophique qui mérite d'être exploré.



Image générée par Midjourney avec les mots-clés : future of work, business, sustainability, Mauritius, mixed race woman, drawing, artwork in Jean Michel Basquiat and Yayoi Kusama style



Image générée par Midjourney avec les mots-clés : a guy working intelligently, modern office where nature is present, soft morning light, simplicity, human touch, futurism

Image générée par Midjourney avec les mots-clés : art, business and technology, sustainable future, mixed race woman with virtual reality headset facing, photography, 8k, tropical landscape, Mauritius



Le monde du travail en 2035, selon ChatGPT-4



Images générées par Midjourney avec les mots-clés : man using ChatGPT, vibrant colours, avant-garde art by Yoh Nagao

Beaucoup s'interrogent sur le futur du travail avec l'utilisation de l'intelligence artificielle (IA) ChatGPT. *together* lui a, directement, posé la question : "Pourrais-tu écrire un article qui prédit le monde du travail en 2035 avec l'émergence des nouvelles technologies, type IA et métavers ? Le texte devra être rédigé dans le style d'un newsmagazine français et documenté avec des faits et des citations d'entrepreneurs, philosophes, programmeurs, techniciens, sociologues, psychologues ou d'autres universitaires qui se penchent sur la question. L'article doit faire 900 mots maximum." L'article ci-dessous est la réponse de ChatGPT-4. Comme pour chaque article publié dans ce magazine, nous avons vérifié les informations énoncées dans ce texte. Certaines n'ont pu être confirmées. Néanmoins, nous avons fait le choix de publier l'article tel quel.

En 2035, le monde du travail pourrait être radicalement différent de celui que nous connaissons aujourd'hui. Les nouvelles technologies, notamment l'intelligence artificielle (IA) et le métaverse, révolutionnent notre façon de travailler et de collaborer. Les experts sont partagés quant aux conséquences pour l'emploi et la société. Certains, comme le philosophe français Michel Serres, évoquent un "nouveau contrat social" où l'homme et la machine cohabitent pour le meilleur. D'autres, à l'image du sociologue Zygmunt Bauman, craignent une "liquidation des emplois" au profit d'une automatisation déshumanisée. Dans cet article, nous explorons les principales tendances et interrogations liées à ce sujet passionnant.

Premièrement, l'IA est sans conteste l'un des principaux moteurs de transformation du marché de l'emploi. Les algorithmes, toujours plus performants, sont capables de traiter des quantités gigantesques de données, d'apprendre et de prendre des décisions en toute autonomie. Pour certains métiers, cela signifie un gain de temps et d'efficacité considérable. Dans le domaine de la médecine, par exemple, l'IA est déjà capable de détecter des anomalies sur des radiographies avec une précision supérieure à celle des médecins.

Selon une étude de McKinsey, 50 % des tâches actuelles pourraient être automatisées d'ici 2035. Pour Laurent Alexandre, entrepreneur et chirurgien français, il est essentiel de "former les jeunes aux métiers de demain" pour éviter un chômage de masse. Il appelle à "développer des compétences

générateur

complémentaires à celles des machines, comme la créativité, l'empathie et le sens critique".

L'essor du métaverse, cet espace virtuel partagé où les utilisateurs peuvent interagir avec d'autres personnes et des objets, impacte également le monde du travail. Le métaverse, popularisé par des entreprises comme Facebook (devenu Meta en 2021) et Epic Games, ouvre de nouvelles perspectives en termes de communication et de collaboration à distance. "Le métaverse réinvente la manière dont nous travaillons ensemble, en brisant les barrières géographiques et en créant de nouvelles opportunités économiques", explique Tim Sweeney, fondateur d'Epic Games.



Les entreprises pourraient ainsi se tourner massivement vers le télétravail, avec des bureaux virtuels dans le métaverse. Cela entraînerait une réduction des coûts immobiliers et des déplacements, ainsi qu'une plus grande flexibilité pour les employés. Toutefois, certains experts, comme la psychologue Sherry Turkle, mettent en garde contre les risques liés à cette dématérialisation du travail : "Le métaverse peut renforcer l'isolement social et accroître la dépendance à la technologie, au détriment du bien-être des travailleurs."

Dans ce contexte de transformation profonde, l'avenir des emplois est incertain. L'automatisation pourrait rendre obsolètes de nombreux métiers, tandis que d'autres pourraient émerger. Selon une étude du World Economic Forum, 65 % des enfants qui entrent aujourd'hui à l'école primaire exerceront des métiers qui n'existent pas encore.

D'autres chercheurs, comme le sociologue Jeremy Rifkin, entendent un avenir où le travail tel que nous le connaissons disparaîtrait progressivement. Rifkin prédit l'avènement d'une "société post-capitaliste" où les individus se consacraient à des activités créatives et coopératives, tandis que les machines assureraient les tâches productives.

Face à ces bouleversements, les gouvernements devront s'adapter et mettre en place des politiques publiques adéquates. Parmi les solutions envisagées figurent la formation continue pour favoriser l'employabilité des travailleurs, le soutien à la création d'emplois dans les secteurs en croissance (comme les énergies renouvelables, la biotechnologie ou l'IA), et la mise en place d'un revenu universel pour garantir un niveau de vie décent à tous.

Dans ce contexte, la question de la place de l'homme dans le monde du travail est cruciale. Comment garantir une coexistence harmonieuse entre l'homme et la machine ? Le philosophe Bernard Stiegler propose de repenser notre rapport au travail et à la technologie : "Il faut passer d'une économie de la croissance à une économie de la contribution, où chacun apporte sa pierre à l'édifice en fonction de ses compétences et de ses aspirations."

En conclusion, le monde du travail en 2035 s'annonce méconnaissable, façonné par les progrès de l'IA et l'essor du métaverse. Si ces technologies offrent des opportunités extraordinaires, elles soulèvent également des défis majeurs en termes d'emploi, d'éducation et de cohésion sociale. Les décisions prises aujourd'hui, par les individus, les entreprises et les gouvernements, seront déterminantes pour garantir un avenir où l'homme et la machine cohabitent harmonieusement, au service d'une société plus juste et plus épanouissante.

Rifkin prédit l'avènement d'une "société post-capitaliste" où les individus se consacraient à des activités créatives et coopératives

ENZO DUFLLOT

CO-FONDATEUR ET CEO
DE TOREKKO



Dépasser la vision
manichéenne des
technologies

Web3, blockchain, NFT, métavers... Nous connaissons ces mots mais les concepts sont parfois flous. Pour y voir plus clair, nous avons rencontré Enzo Duflot, entrepreneur de 21 ans qui a une solide expérience dans la tokenisation d'actifs numériques. Avec son entreprise Torekko, il a l'objectif de développer un écosystème Web3 dynamique dans l'océan Indien et l'Afrique de l'Est. Enzo Duflot est convaincu que les technologies blockchain et Web3 ont le potentiel de transformer des secteurs de l'économie africaine. Éclairage.

C'est quoi le Web3 ?

Le web est la première version d'Internet auquel on a eu accès au début des années 90. C'était uniquement de la consultation de données dans un seul sens – on ne pouvait pas échanger des informations. Début 2000, le Web2 qui a permis d'interagir avec le site internet – on a vu apparaître les réseaux sociaux, les systèmes de partage de fichiers, les chats interactifs. Plus qu'un concept, c'est une amélioration technologique. Mais dans le Web2, quand je publie des choses sur Facebook, la plateforme a un contrôle total et absolu sur les données qui sont échangées. C'est aussi le cas pour un site bancaire : l'utilisateur est capable d'avoir des échanges de données, mais c'est la banque qui en est concrètement propriétaire.

L'arrivée du Web3 à partir de 2009 est une révolution technologique qui vise à donner le contrôle des données (financières, d'identité, légales, médicales, sociales) aux utilisateurs. Le meilleur exemple est le Bitcoin. Il n'y a pas d'entreprise derrière Bitcoin. Quand je possède un Bitcoin, je le possède de manière absolue et inconditionnelle – c'est un peu comme avoir de l'or chez soi. C'est applicable dans d'autres domaines, comme dans le médical.

Quelle est la différence technologique entre une plateforme Web2 et une plateforme Web3 ?

Prenons un exemple simple. ameli.fr, le site de la sécurité sociale en France, contient plusieurs informations d'un carnet de santé. Vous êtes capable de les consulter, mais concrètement, elles sont stockées dans les serveurs d'AMELI qui en est propriétaire. Avec le Web3, c'est vous qui êtes propriétaire de vos données. Imaginons : vous êtes au Japon dans un système qui est complètement différent de la France. Comme vous êtes propriétaire de vos données, en cas de souci de santé, vous pouvez donner à un médecin des données précises sans qu'il y ait une interaction entre AMELI et l'hôpital du Japon.

Image générée par Midjourney à partir d'une photo originale d'Enzo Duflot et avec les mots-clés : geek, tech evolution, tangibility, regulation, crypto currency, blockchain, ultra realistic, Wes Anderson style

Et ce système se transpose aussi dans le système bancaire ?

Quand vous déposez de l'argent à la banque, sur le papier il est à vous. Avec les banques qui s'effondrent, des planches à billets qui tournent et l'inflation qui galope, on voit bien que vous n'êtes pas propriétaire de votre argent. Si vous possédez USD 1 000 et que la banque centrale des États-Unis décide d'imprimer des milliers de milliards de dollars, votre argent perd de sa valeur. Ce n'est pas possible avec de l'or – on ne peut pas imprimer des milliers de milliards d'or. Le Bitcoin est un système très anti-monnaie fiduciaire moderne qui se rapproche de l'or virtuel. Si j'ai un wallet crypto avec un Bitcoin dessus, d'un point de vue technique et technologique, personne ne peut m'en saisir. Personne ne peut faire de l'inflation sur quelque chose que je n'ai pas décidé. Je peux passer d'un pays à un autre avec la clé USB dans ma poche, ce serait comme passer avec de l'or dans les poches.

Il n'y a pas d'inflation possible, mais le Bitcoin a connu beaucoup de fluctuations. C'est bien parce qu'il a une valeur monétaire ?

En un sens, la situation est la même que pour l'or qui est coté en dollars. Si les monnaies fiduciaires s'effondrent, on pourrait voir un retour de l'or ou d'autres métaux précieux comme monnaie d'échange quotidienne. Alors oui, l'or est fluctuant, le Bitcoin beaucoup plus car le marché est encore assez petit. Le marché du Bitcoin est extrêmement libéral, ouvert 24 sur 24. Donc, on a un petit marché avec beaucoup de flux entrants et sortants, parfois plus intenses que d'autres. Effectivement, le Bitcoin est volatile, mais quand on le compare aux monnaies du Venezuela ou de certains pays d'Afrique qui ont énormément d'inflation, on se dit que c'est peut-être mieux d'avoir du Bitcoin. C'est une façon d'accéder à un système monétaire qui peut être plus stable. Ce qui est certain, c'est que plus le marché du Bitcoin va grossir, plus il sera stable.

À part le Bitcoin, quelles sont les autres cryptomonnaies ?

Il est plus pertinent de parler d'assets digitaux car ils ne sont pas tous utilisés comme monnaie et chacun a une approche différente. Le concept de Bitcoin est de créer un or digital qui puisse être utilisée par les utilisateurs. USD Coin a pour objectif d'être indexé au dollar pour faciliter l'adoption en composant une cryptomonnaie qui vaut USD 1. Ethereum, le deuxième plus gros crypto asset du monde, au lieu de créer une monnaie, a créé un ordinateur dans la blockchain, capable d'exécuter des smart contracts entre utilisateurs – c'est, entre autres, là où les NFT sont développés.

Ça veut dire quoi "NFT" ?

Non-Fungible Token. Le concept est de créer des certificats d'authenticité uniques dans la blockchain. On parle beaucoup des œuvres d'art comme les Bored Apes. Ça peut aussi être une licence de logiciel, des noms de domaine, des assets dans les jeux vidéo, des billets de concerts. Beaucoup de spéculateurs ont acheté des NFT, pas pour la technologie, mais à cause de l'effervescence autour sans comprendre ce qu'il en était. Il y a eu plusieurs projets qui se sont lancés où rien ne se passait derrière. La bulle a dégonflé quand les gens ont compris qu'il y avait une quantité d'arnaques phénoménale. Mais il faut décorréliser l'aspect technologique de l'aspect spéculatif.

Une nouvelle technologie dont on va probablement entendre parler en 2024-2025 est le Soulbound Token (SBT) qui est un NFT qui ne peut être vendu ou transféré à un autre utilisateur.

Concrètement, ça marcherait comment ?

On pourrait créer un fichier mondial de passeports pour avoir des informations sur l'ensemble des utilisateurs. On distribue à chaque utilisateur un SBT qui correspond à son passeport – il ne peut être échangé ou revendu. Ça permet d'avoir un système interopérable, dont les informations sont accessibles en crypté seulement pour les personnes qui ont les

accès suffisants. Je n'ai aucune idée de ce à quoi ça va servir, mais c'est un exemple aujourd'hui envisagé, même si cette technologie n'est pas sortie.

Revenons aux cryptomonnaies. À quoi ça sert ?

Ça dépend. Avec Bitcoin, je peux effectuer une transaction d'un milliard de dollars un dimanche à 23 h. Il suffirait de cinq minutes sans que personne ne puisse bloquer la transaction. Le principe de base est d'offrir aux utilisateurs une liberté totale de paiement, de transaction, d'échange et de valeurs. En 2008, Satoshi Nakamoto, l'inventeur du Bitcoin, rédige un livre blanc qui décrit comment créer le Bitcoin. Dans ce document d'une quinzaine de pages, on comprend que c'est en réaction à la crise des subprimes de 2008, au délire de certaines banques qui faisaient n'importe quoi avec l'argent qui ne leur appartenait même pas. Derrière, il y a eu Litecoin, Ethereum, Monero, XRP, Tether... Mais le principe est le même : créer un support dans le web qui permet les échanges entre utilisateurs qui possède réellement leurs données sans tiers.

C'est la liberté...

À outrance ! À un niveau qui a rarement été conceptualisé.

Ce qui est bien et discuté aussi ?

C'est comme énormément de technologies. C'est un peu comme le nucléaire : on peut en faire des radios ou des centrales pour alimenter en électricité des centaines de personnes ; on peut aussi en faire des bombes. Chaque technologie a son revers et comme la blockchain.

Outre la blockchain, on entend beaucoup parler du métavers depuis près d'un an. C'est quoi ?

"Métavers" est un terme assez fourre-tout qui veut dire "au-delà de l'univers". La principale idée est de créer un miroir du monde réel où les utilisateurs peuvent faire tout ce qu'ils font dans la vie réelle – socialiser, créer des business, jouer – mais dans un monde virtuel. En un sens, Facebook et des

jeux-vidéo comme Roblox ou Minecraft sont déjà, un début de métavers. Ce sont des choses qui existaient déjà et qui ont été assemblées. Si tout le monde s'est mis à en parler récemment, c'est parce que on y a apporté la technologie blockchain qui permet aux utilisateurs de ce métavers d'être propriétaire de leurs données. Imaginons un exemple assez ludique. Vous avez un jeu-vidéo avec un ensemble de terrains pour que les utilisateurs puissent y développer des activités. Sans la technologie blockchain, c'est le jeu qui est propriétaire à 100 % des données et qui a un pouvoir absolu sur les utilisateurs. Alors qu'avec la blockchain, l'utilisateur possède réellement ce terrain et est propriétaire du business digital dessus et, donc, des revenus qui sont générés par ce business qui pourrait être revendu ou loué. On est dans une prolongation du monde du web, des jeux-vidéo, des réseaux sociaux en y intégrant la technologie Web3 pour permettre aux utilisateurs d'être propriétaire de leurs données dans ce genre d'espace virtuel.

Il n'y a pas un métavers, mais c'est le développement d'un ensemble de métavers qui sont plus ou moins indépendants, plus ou moins interopérables aussi. Certaines sociétés vont se concentrer sur la création de l'écosystème. D'autres, plus traditionnelles, vont se concentrer sur l'aspect ludique, sur l'environnement. D'autres encore ont une entrée complètement différente comme Neuralink, une société d'Elon Musk, qui vise à développer des implants pour créer des jeux contrôlés par le cerveau. Cette société fait des progrès extraordinaires et ça amène des dérives, c'est évident. Selon Neuralink, on pourra jouer dans notre tête en étant plongé dans ces univers pour qu'on ait l'impression de bouger notre bras, sentir l'air, toucher réellement les objets.

“ QUAND ON REGARDE AUTOUR DE L'ÎLE MAURICE – LES PAYS D'AFRIQUE DE L'EST, L'AFRIQUE DU SUD, L'INDE, ET UN PEU PLUS LOIN, DUBAÏ – ON A LA MOITIÉ DES UTILISATEURS MONDIAUX DE CRYPTOS ”

Comment la blockchain s'intègre aux métavers ?

L'esprit de la blockchain, c'est de créer ce tissu qui relie cet ensemble de métavers qui auront des approches différentes pour tisser une gigantesque toile d'univers digital. D'un point de vue technologique, c'est ce qu'on appelle un 'livre distribué'. C'est un livre comptable public où tout le monde peut voir toutes les transactions. On a une transparence absolue qui signifie un contrôle absolu par les utilisateurs car il n'y a plus d'autorité centrale qui contrôle ces données. Chaque utilisateur contrôle sa 'clé privée' qui permet d'émettre des données.

Est-ce que toutes les entreprises devraient se pencher sur ces technologies ?

Toutes les entreprises n'ont pas nécessairement besoin d'envisager la blockchain et le métavers au même titre qu'elles n'ont pas toutes besoin d'avoir un site web. En revanche, je pense que toutes celles qui touchent, de près ou de loin, à des secteurs que la blockchain peut impacter (internet, la finance, les réseaux sociaux, la santé, le droit), devraient effectuer des recherches et étudier la question. Est-ce que l'entreprise a des choses à y faire et si elle est suffisamment grosse pour se le permettre ? Car ça a un coût et c'est complexe. Quand on parle de

créer un miroir du monde réel dans le virtuel, il s'agit de créer quasiment des économies entières. Ce n'est pas évident à manier. Un pôle innovation peut effectuer des recherches et envisager des pistes. Et c'est pertinent d'avoir une personne dédiée et formée activement.

Pourquoi avoir choisi l'île Maurice pour implanter ton entreprise Torkko, spécialisée dans les crypto assets ?

Quand on regarde autour de l'île – les pays d'Afrique de l'Est, l'Afrique du Sud, l'Inde, et un peu plus loin, Dubaï – on a la moitié des utilisateurs mondiaux de crypto. On a une très grosse activité dans un cercle proche de Maurice et plus proche culturellement de Maurice que de la France. Pour nous, ça a du sens d'un point de vue marché et d'un point de vue utilité, puisque dans ces pays la blockchain, les cryptomonnaies et les technologies du Web3 sont particulièrement développées. Ça permet de bancariser des personnes, de leur permettre d'accéder à des paiements internationaux et d'accéder à des services financiers, des devises étrangères, des investissements et des produits étrangers. Au-delà de l'aspect utilisateurs, l'aspect utilité pour ces utilisateurs a du sens dans la stratégie globale de Torkko.

Où se situe Maurice au milieu de ce bouillonnement technologique ?

Maurice est relativement en avance par rapport au reste de l'Afrique, mais relativement en retard par rapport à l'Europe ou aux États-Unis ou à l'Asie du Sud-Est qui est extrêmement dynamique. Dans le privé, Maurice est un peu en retard. Mais moins dans le public car c'est quelque chose qui en train de se développer assez lentement en Europe ou aux États-Unis, où ils sont assez réticents. Parce que donner de l'autonomie aux utilisateurs, ce n'est pas nécessairement ce que les services publics ont envie.

Est-ce qu'une économie peut se développer à Maurice avec ces technologies ?

Ce qui est certain, c'est que le marché mondial, pour les cryptomonnaies ou les métavers, explosent en termes de valorisation aussi bien qu'en termes de nombre d'utilisateurs. En 2008, il y avait 0 utilisateurs de la blockchain ; aujourd'hui c'est environ 400 millions ; en 2030, on sera plus d'un milliard. On est sur une croissance au moins aussi rapide que celle d'Internet. Pareil pour les métavers : aujourd'hui, on est à environ USD 200 milliards de valorisation et McKinsey prévoit 4 000 à 5 000 milliards de valorisation d'ici 2030. Idem pour les actifs tokenisés qui vont s'inclure dans ces métavers et environnements Web3 qui vont littéralement exploser. Dans une étude récente, Citi estime ce marché à plusieurs milliers de milliards de dollars de valorisation d'ici 2030. Économiquement, ce sont des marchés qui se développent énormément et

qui créent nécessairement beaucoup d'emplois que ce soit pour le marketing, les développeurs. On a aussi beaucoup d'emplois potentiels dans des domaines plus artistiques – on va avoir des métiers d'architecte pour concevoir des bâtiments virtuels.

Si on va plus loin, on se rend compte qu'il y aura pas mal d'emplois retirés, parce que l'IA sera capable de proposer une productivité supérieure à beaucoup d'êtres humains sur plusieurs éléments.

Blockchain, métavers, IA... Comment ces technologies conversent ?

Elles peuvent être complémentaires : l'IA va venir se greffer au métavers pour créer des bots ou algorithmes qui vont faciliter la vie des utilisateurs. La technologie blockchain va servir pour tout ce qui va être tangible dans ces métavers et va interagir avec les IA sur du service bancaire. Il y a des ponts qui sont créés dans ces trois mondes qui vont apporter énormément de productivité, de la simplicité, plus de rapidité et d'efficacité. Cela va évidemment détruire et créer des emplois. Comme toute révolution industrielle.

Derrière ces prédictions positives, il y a une appréhension de la déshumanisation. Comment rester ancré dans le réel au milieu de ces développements ?

Je ne considère pas le monde et les technologies d'une façon manichéenne. Quand on compare les générations qui ont accès à Internet aux générations qui n'y ont pas eu, on constate qu'Internet a apporté un niveau de vie complètement délirant. Mais l'arrivée d'Internet, c'est

aussi l'arrivée de la cybercriminalité, de regroupements de communautés dangereuses. Le sujet va être de bien arbitrer entre déconnexion de la réalité avec tout le côté fantastique que ça peut apporter et se rattacher au réel. C'est une question qui se pose dans le cadre de Neuralink, qui, à mon avis, est dans une optique de transhumanisme complet et qui peut faire vraiment peur tout en étant extrêmement intéressant. À la base, ce genre de concept était essentiellement pour des tétraplégiques ou des gens qui ont de graves maladies et qui pourraient, via ce genre de technologie, avoir un moyen de vivre une vie dans un univers digital qui serait, de leur point de vue, plus épanouissante. C'est sûr que ces technologies peuvent apporter du bon et du mauvais. Ce sont des questions d'arbitrage, de régulation, de réglementation qui seront très difficiles à imposer au monde de la blockchain parce qu'en réalité, personne ne peut stopper une transaction Bitcoin.

Ce serait donc à l'utilisateur d'arbitrer ?

C'est un arbitrage philosophique. Est-ce qu'on va vers quelque chose de très libéral ou quelque chose de très contrôlé ? L'esprit de base de la blockchain, c'est quelque chose de très libéral qu'auraient probablement aimé les pères fondateurs des États-Unis.

“ CELA VA ÉVIDEMMENT DÉTRUIRE ET CRÉER DES EMPLOIS. COMME TOUTE RÉVOLUTION INDUSTRIELLE ”

Histoire d'optimisation

ou vivre la transformation digitale au quotidien

Quel est le rôle des nouvelles technologies au sein des équipes ? Nul n'est mieux placé pour en parler que ceux qui apprennent à les utiliser au quotidien.

Au-delà de changer la manière de gérer les équipes, les nouveaux systèmes informatiques ouvrent des portes et créent de nouvelles perspectives de travail. Un changement qui comporte toujours une certaine dose d'appréhension.

Toutefois, on oublie vite que ces changements sont cycliques. À l'instar de l'écriture manuelle. Elle fait place à la dactylographie en 1867, à l'occasion de l'invention de la machine à écrire, qui se verra remplacée, en 1973, par le premier ordinateur numérique qu'on ne présente plus.

Les créatifs connaissent cette même révolution dans les années 2000. Ceux qui avaient pour arme principale leur coup de crayon ou leur flash, voient débarquer

Adobe Creative Suite en 2003. Destinés aux graphistes, photographes et cinéastes, entre autres, ces logiciels ouvrent le champ des possibles comme les effets spéciaux, tout en facilitant l'exécution des tâches telles que le montage et la correction d'images. Difficile, alors, d'imaginer que ces produits professionnels s'ouvriraient, en 20 ans à peine, au grand public grâce à leur interface évolutive.

Ainsi, la disruption réduit l'effort et la répétition, pour donner libre cours à l'imagination, la concentration et l'amélioration. C'est là le principal avantage de la digitalisation, l'un des piliers du développement du Groupe IBL. Ce phénomène fait donc aujourd'hui partie intégrante du quotidien de nos équipes.

Gros plan sur Logidis et le bureau d'études du CNOI et leur expérience de transformation digitale.

Image générée par Midjourney avec les mots-clés : texture, coding, line art

LOGIDIS : UN PARCOURS TOUT TRACÉ PAR MISSION

Logidis se spécialise dans la logistique et le transport des employés de leurs clients. L'entreprise déploie, à cet effet, des solutions hybrides qui mêlent ses propres employés, ainsi que des sous-contractants. Leur problématique principale ? D'une part, organiser les itinéraires de façon efficace et optimale, tout en veillant à la ponctualité des opérations. De l'autre, améliorer le relationnel et assurer un suivi qualitatif avec les divers interlocuteurs : clients, sous-contractants et employés.

Entre en scène Mission. Ce logiciel intelligent, judicieusement nommé et actuellement déployé dans l'entreprise, offre des fonctionnalités multiples. Il permet notamment de cumuler fonctions logistiques et administratives en un seul portail. Pour l'heure, la première phase se concentre sur les nombreux avantages logistiques du système informatique. Mission optimise notamment les itinéraires grâce à du routing intelligent, et vient créer un environnement digital qui facilite les échanges entre les diverses parties prenantes à travers une plateforme qui gère la réservation, la gestion des tâches en temps réel et la facturation.

MERCI, LE DÉPARTEMENT TECHNOLOGY AND TRANSFORMATION !

"Nous avons fait part de nos besoins aux experts du digital, qui nous ont assistés de A à Z... Du choix de ce logiciel créé par une société anglaise à l'adaptation des équipes à ce nouveau système, en passant par la gestion de projet. Cette collaboration, surtout en termes de change management, s'avère très fructueuse. Je pense particulièrement à la formation pour les employés et les sous-traitants. Avec l'équipe digitale du siège, nous avons revu nos procédures en les adaptant aux fonctionnalités de Mission. Cette gestion du changement bien planifiée nous a donné l'occasion de revoir notre organigramme de manière plus efficiente pour permettre aux employés d'avancer dans leur carrière, tout comme nous, d'étendre nos services et de renforcer notre relation clients", explique Naden

Padayachi General Manager People Mobility & Vehicle Services.

En effet, sans Mission, 99 % des ressources de Logidis étaient allouées au routing. Cette tâche s'avère chronophage, entraînant des marges d'erreur, en particulier pour cette entreprise responsable de véhiculer quelque 10 000 à 12 000 employés par jour.

MISSION OPTIMISATION RÉUSSIE

Si la transition à ce logiciel présentait quelques challenges, notamment pour les employés qui n'avaient aucune familiarité avec la technologie, c'est aujourd'hui un pari gagnant pour Logidis. Ce système informatique met à sa disposition des outils que leur processus, à l'origine 100 % manuel, ne pouvait tout simplement pas lui apporter.

"Les avantages sont multiples. D'un point de vue de la Business Intelligence, Mission analyse en temps réel le taux d'occupation des véhicules et analyse les coûts par tête. Il permet également de collecter les données en temps réel lors d'inspections. En considérant les nombreux critères de Health & Safety de nos opérations, à terme, il nous donnera la possibilité de veiller à ce que les chauffeurs respectent les limites de vitesse autorisées et le code de la route, pour ancrer davantage la confiance de nos clients dans la transparence. Cet aspect est d'autant plus important que nous sommes la seule entreprise structurée à Maurice à offrir ce genre de services. Nous tenons donc à toujours hausser la barre du professionnalisme de nos services", exprime Jean-Christophe Utile, Operations Manager de Logidis.

SHIP CONSTRUCTOR, OU LA MODÉLISATION 3D AU CNOI

Saviez-vous que les nouvelles technologies ont permis au Chantier Naval de l'Océan Indien (CNOI) d'ajouter une nouvelle corde à son arc ? Idéalement situé sur un point central de la zone indianocéanique sur le tracé des navires marchands, le chantier est connu pour son expertise en chaudronnerie,

en construction de navires, en mécanique, en hydraulique et en installation électrique.

À l'origine, la construction de navires neufs exige une triple phase de préparation. Le client fournit d'abord son cahier des charges au cabinet d'architectes, qui conçoit la structure, la motorisation et les spécifications techniques. La seconde phase est la préparation, pendant laquelle un bureau d'études transforme les plans livrés par les architectes en schémas clairs et précis pour les divers corps de métiers qui travaillent sur le navire. Ils créent, en termes simples, le manuel de montage de ces constructions d'envergure. Ces instructions sont essentielles à la troisième et dernière étape : la construction du navire, menée par le CNOI.

LE LOGICIEL QUI DONNE NAISSANCE AU BUREAU D'ÉTUDES DU CNOI

La construction d'un bateau nécessitait donc la collaboration de trois entités différentes... Jusqu'à ce que le CNOI adopte Ship Constructor, un logiciel de modélisation 3D qui permet de schématiser les plans des architectes en 3D, ainsi que de modéliser des pièces à réparer. Le bureau d'études du CNOI voit alors le jour, comme principal intermédiaire entre le cabinet d'architectes et le chantier naval. "Nous avons eu droit à un baptême naval. "Nous avons eu droit à un baptême du feu, car notre formation s'est faite en cas pratique... Sur notre toute première commande ! fait ressortir Quentin Papin, Responsable Bureau d'Études du CNOI. Forcément, il y a eu quelques erreurs, mais les avantages se faisaient déjà ressentir. Depuis, la marge de progrès se ressent dans nos résultats."

Cet atout remarquable vient donc optimiser les processus du chantier. Il permet notamment de solliciter les mêmes experts qui interviendront au stade de construction dès le stade de modélisation. "Par exemple, les experts en tuyauterie nous donnent leur avis quant à l'optimisation de l'installation des points de vue ergonomique, esthétique et pratique pour faciliter le passage, mais aussi l'accès pour la maintenance. Cette intervention nous permet de gagner un temps précieux car elle limite les modifications et les mauvaises surprises pendant le processus de construction", explique Quentin.

LA MODÉLISATION 3D, OU L'ULTIME POUVOIR DE LA VISUALISATION

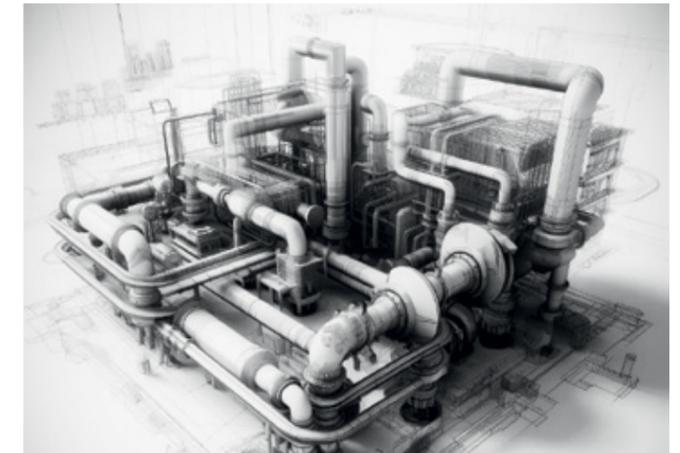
Ce logiciel représente deux atouts phares. La modélisation en 3D, qui présente deux avantages principaux. Le premier est la capacité de voir les plans à 360°. Ces instructions limpides et l'ensemble des références étant accessibles depuis une tablette, les ouvriers du chantier peuvent voir les plans et les pièces sous plusieurs angles, facilitant ainsi leur compréhension. Le second est la possibilité de visualisation grâce à des lunettes de réalité virtuelle. En effet, une fois le plan 3D réalisé, un partenariat avec un studio externe permet de simuler l'environnement du navire pour que le personnel navigant se projète dans la cabine.

Ce précieux outil minimise ainsi les erreurs et fait gagner du temps, tout en permettant au client et à l'utilisateur de mieux se projeter dans l'embarcation. Un progrès considérable grâce auquel le CNOI peut embarquer sur des projets encore plus ambitieux, avec des commandes encore plus complexes.

Autant d'utilisations uniques à leurs secteurs d'activités respectifs qui ont pourtant de nombreux points communs : faire évoluer les métiers et les compétences, optimiser les processus et réduire la marge d'erreur... En dépit de l'appréhension que suscite la transition vers l'outil digital. Alors, à quand votre tour ?

Images 1 & 2 générées par Midjourney avec les mots-clés : intelligent working, improving client relationship, 3D design, logistics, digitalisation, optimization, technical drawings

Image 3 générée par Midjourney avec les mots-clés : man working in a contemporary office, shiny, beautiful modern office furniture, realism, 8k, cinematic, Robert Capa photographic style, natural light





L'IA, L'ART DU FUTUR ?

L'intelligence artificielle (IA) est un sujet qui fait couler beaucoup d'encre... et de sueur chez certains. Nombreux sont ceux qui sentent leur avenir menacé. Parmi les inquiets, on retrouve des artistes de diverses disciplines. Et pour cause, ChatGPT, Midjourney, DALL-E ou encore Craiyon produisent des résultats remarquables en un temps record. Écrire un livre ou réaliser une peinture devient alors un jeu d'enfant. Face à de telles capacités, les créateurs peuvent vite se sentir désarmés. Pour savoir comment rebondir dans un monde qui évolue toujours plus vite, il faudrait déjà comprendre ce qu'est l'IA ainsi que son fonctionnement.

L'ORIGINE DE CET 'ESPRIT-MACHINE'

L'IA ne date pas d'aujourd'hui. Cette idée folle émerge timidement dans les années 1940-1950, avec la naissance des premiers ordinateurs, ainsi que la publication d'un article visionnaire du mathématicien et informaticien Alan Turing (1912-1954). Néanmoins, c'est en 1956 que l'expression 'intelligence artificielle' en tant que telle apparaît, lors d'une conférence à l'université de Dartmouth aux États-Unis. La paternité de ce terme est alors attribuée à deux chercheurs en particulier : John McCarthy et Marvin Minsky. Ils fonderont le laboratoire d'intelligence artificielle du Massachusetts Institute of Technology (MIT) trois ans plus tard.

ART OU PAS, TELLE EST LA QUESTION

Qu'est-ce que l'art ? Peut-on parler d'art s'il n'y a pas de processus réel de création ? Une nouvelle forme d'art, dite 'prompt art', est-elle en train d'éclorre sous nos yeux ? L'IA soulève plus que jamais des questions philosophiques, voire éthiques. En avril dernier, le photographe allemand Boris Eldagsen a refusé le prestigieux prix du Sony World Photography Awards. Surprenant ? Oui et non, puisque la photo qu'il a soumise au concours a été générée par une intelligence artificielle. Sur Instagram, le scénariste Prateek Arora cartonne actuellement avec des images IA effroyablement réalistes, qui mêlent l'esthétique de l'horreur et de la science-fiction à la culture indienne. L'on pourrait même se risquer à dire qu'il est en passe de révolutionner le monde du cinéma indien...

L'ERREUR EST HUMAINE... MAIS PAS QUE

Mais à quel point peut-on se fier à l'IA ? On dit que l'homme apprend de ses erreurs. Eh bien, pour l'IA, le principe est le même. Sachant qu'elle s'appuie sur une base de données existante et que celles-ci sont transmises par les êtres humains, il arrive donc qu'elle reproduise les mêmes erreurs. Après tout, internet regorge d'informations pas toujours justes – ce qui ne nous empêche pas d'y être complètement dépendants aujourd'hui.

ET NOS ARTISTES MAURICIENS, ILS PENSENT QUOI DE TOUT ÇA ?

Umar Timol, poète et photographe

"L'IA m'aide dans mes recherches, c'est un outil qu'il faut savoir utiliser à bon escient. Il y a, à mon avis, deux virtualités : l'IA 'destructrice' et l'IA 'alliée'. 'Destructrice' car elle met en péril les métiers d'écrivain et de photographe. Et 'alliée' car on peut l'utiliser pour repousser les limites de la création artistique. Ceci dit, l'IA ne remplacera pas, à court terme et sans doute à long terme, ce qui est au cœur de la démarche artistique : notre humanité."

Anne-Lise Ramooloo, photographe

"Je ne pense pas qu'il faille considérer les intelligences artificielles comme une menace pour les métiers de l'art, mais plutôt comme des outils que nous devons apprendre à maîtriser. Lorsque j'ai découvert la synthèse graphique (AI Art), cela m'a non seulement permis de transcender les contraintes géographiques et météorologiques, mais aussi de créer le visage que je souhaitais au lieu de passer par des castings fastidieux. En utilisant Midjourney, j'ai pu réaliser la couverture de l'édition 14 de Luxury Magazine : un mélange d'AI Art et de peinture – tout en restant fidèle à mon univers. Cela m'a ouvert le champ des possibles ; je me suis rendue compte que ma créativité ne se limitait pas à la photographie."

Ludovic Lufor, illustrateur et 2-D Game Artist

"Pour moi, ce n'est pas la destination mais le voyage qui compte, et l'IA détruit le plaisir de créer. Il s'avère également que Midjourney et Stable Diffusion utilisent un dataset regroupant différentes œuvres d'artistes sur internet sans leur consentement. Cela me fait penser à Napster : le site permettait autrefois aux utilisateurs de distribuer de la musique illégalement. Les artistes ne sont pas protégés et s'ils ont des droits en Amérique ou en Europe, ici dans le contexte local, je me sens clairement menacé. Il faudrait pouvoir nous reverser des droits d'auteur à chaque fois qu'une de nos créations est utilisée."

Fabrice Tennant, Directeur de création chez OXO

"Nous assistons à une nouvelle révolution technologique ! En tant qu'agence de marketing et communication, nous avons le devoir de nous interroger et d'anticiper les évolutions. L'impact de l'IA sur l'industrie créative est évident et son intégration dans le processus créatif est en cours. Les utilisateurs qui comprendront le fonctionnement de cette nouvelle technologie et s'adapteront le plus rapidement à ce processus sont ceux qui en tireront des avantages. À l'heure actuelle, l'IA a surtout vocation à accompagner l'humain plutôt que de le remplacer, et ne causera pas l'extinction des professions créatives de sitôt. Je pense que l'IA porte un des mouvements artistiques du futur. L'avenir nous le dira."

Shan Seetohul, vidéographe et créateur de la marque de vêtements Crey

"L'avenir me semble flou. C'est assez effrayant de se dire qu'on ne sait pas comment évoluera son métier dans les prochaines années – quoiqu'à Maurice, les choses ne bougent pas aussi vite. Par curiosité, il m'est arrivé d'utiliser une intelligence artificielle générant des vidéos à partir d'images et même si le résultat peut être impressionnant, je ne me vois pas l'exploiter pour mes propres créations. J'utilise cependant ChatGPT

pour des besoins de rédaction ; cela m'a été d'une grande aide pour obtenir les taglines qui figurent sur les packagings de ma marque."

Katty Laguette Labour, artiste visuelle et directrice artistique

"Avec mes filles, nous avons utilisé Dall-E pour nous amuser en générant des images rigolotes, mais je ne l'utiliserai pas dans mon travail. Oui, l'avenir appartient à ceux qui se préparent au changement, mais le prix en vaut-il la chandelle ? La société veut-elle vraiment remplacer les artistes par des IA par exemple ? Elles sont capables d'apprendre au fil du temps grâce à des données pré-enseignées et à des expériences passées, mais elles ne peuvent pas faire preuve de créativité. Et même si le résultat visuel est parfois bluffant, il manquera toujours un je-ne-sais-quoi de plus que seul l'humain (et l'artiste) peut apporter grâce à sa sensibilité."

Karl Ahnee, photographe

"Comme on le sait, les grandes révolutions passent par trois étapes : ridicule, dangereux et évident. Nous sommes en train d'assister à une nouvelle ère ; elle nous amène à questionner nos choix quant à la valeur qu'on donne aux choses et à réfléchir finalement à notre réalité en tant qu'êtres humains. Je suis un passionné de technologie et je compte utiliser sans hésitation les outils mis à ma disposition pour créer. Et si un jour, j'en viens à perdre mon emploi, ce n'est pas grave. Il faut être capable de se réinventer."

“La société veut-elle vraiment remplacer les artistes par des IA ?”

Intelligence

artificielle :

il est où l'humain,

dans tout ça ?



Nous sommes à l'aube de cette révolution par laquelle la technologie vient émuler la pensée humaine. Plus encore qu'à la révolution industrielle, l'homme se pose des questions sur sa place et ses compétences. Alors, l'intelligence artificielle (IA) est-elle notre remplaçante ou une précieuse assistante accessible à tous ?

Pour répondre à cette question, il faut d'abord se demander : qu'est-ce que l'IA ? Il s'agit d'un ensemble de théories et de techniques déployées à travers des systèmes ou des machines pour simuler l'intelligence humaine. Plutôt bénin, si l'on part du principe que l'imitation est la plus sincère forme de flatterie, non ? Tout dépend de son ampleur. En effet, certains systèmes se révèlent plus révolutionnaires que d'autres.

Depuis le lancement de ChatGPT en 2022, l'IA défraie la chronique... Car elle ose s'attaquer à un domaine exclusivement humain : la création ! Un récent article de Forbes a posé cette question de façon assez alarmante. "Je n'ai jamais sollicité de meilleur rédacteur que ChatGPT", s'intitule l'article qui remet justement en question la place de l'humain dans la création de contenu. Alors qu'il laisse la parole à plusieurs entrepreneurs, deux critères se dégagent de cette technologie : son accessibilité et sa facilité d'utilisation.

Image générée par Midjourney avec les mots-clés : collaboration between man & technology, soft morning light, nature, realistic, colourful, human with mechanical neck, minimalist

ChatGPT, ou la technologie disruptive

Julien Guillot-Sestier, spécialiste en communication et formateur ChatGPT, découvre l'application par providence. Pour relancer sa newsletter, Turn Off The News, qui procure un condensé de l'actualité, il fait appel à ce système d'IA. De 8 heures de travail quotidien, la préparation de la newsletter est réduite à 1h 30.

"Depuis, j'utilise ChatGPT quotidiennement pour toutes sortes de choses : des accroches pour les réseaux sociaux à la rédaction d'emails, le champ des possibles est véritablement impressionnant. De là est aussi partie l'idée de créer une formation pour sensibiliser les gens à l'importance de cette technologie révolutionnaire et disruptive, partage le formateur de ces systèmes considérés par beaucoup comme les meilleurs assistants du monde. Ces IA dites génératives viennent ainsi faciliter des tâches telles que la recherche, la synthèse ou la réécriture où notre valeur ajoutée en tant qu'humain est minime. Ceci nous permet donc de nous focaliser sur des tâches plus stratégiques", précise-t-il. Une véritable aubaine pour notre productivité qui aide à élever la qualité du contenu si elle est utilisée correctement.

"Je peux demander à une IA de résoudre un problème mathématique complexe, mais si je n'ai aucune expertise dans le domaine, je ne peux ni le briefer correctement, ni juger de la qualité du résultat"

Et la place de l'humain, dans cette équation ? "Je peux demander à une IA de m'écrire une accroche pour les réseaux sociaux ou bien de me résoudre un problème mathématique complexe, mais si je n'ai aucune expertise dans ces domaines, je ne peux ni le briefer correctement, ni juger de la qualité du résultat", répond Julien Guillot-Sestier. L'IA s'illustre donc comme un outil exceptionnel qui permet au professionnel de se différencier et de développer ses compétences humaines uniques telles que la créativité, ou la pensée critique.

L'IA qui complète l'humain

Bien que les technologies de création de contenu occupent le devant de la scène, elles ne forment qu'une partie des systèmes d'IA. D'autres outils, plus communs, révolutionnent également notre quotidien et permettent de mieux gérer notre temps. Hubert Gaspard, Group Chief Human Capital Officer d'IBL, prend l'exemple de Microsoft Outlook. "De nouvelles fonctionnalités promeuvent un équilibre entre productivité et bien-être. Il y a, d'une part, une fonction time sheet, qui analyse le temps passé avec les interlocuteurs, ce qui permet d'analyser notre gestion du temps et de l'ajuster en conséquence. D'autre part, le calendrier rappelle désormais de prendre du temps pour soi lorsque notre agenda est trop rempli. Le système va même jusqu'à nous suggérer les créneaux libres et les réserver. C'est un réflexe que beaucoup d'entre nous avons perdu, et l'IA vient anticiper et pallier ce besoin", explique-t-il.

Sa formation de psychologue du travail donne à Hubert une approche particulière face à l'IA dans le domaine des Ressources Humaines. En effet, certains systèmes d'IA sont capables d'analyser les traits de personnalité d'une personne pendant une interview. "Mais il serait dangereux de laisser entièrement le choix à cette technologie, car l'humain possède toujours l'atout additionnel du discernement et de l'intelligence émotionnelle. En effet, notre émotionnalité

en tant qu'humain nous permet de ressentir les choses et prendre des décisions en conséquence, et l'IA n'a pas la capacité de modéliser cette qualité essentiellement humaine. Cet élément distinctif qui sépare le monde numérique du monde humain nous rend, à ce jour, irremplaçables", insiste-t-il.

Le scénario dystopien : et si l'IA était vraiment capable de nous remplacer ?

"Même si ce n'est clairement pas le cas présent, les IA seront peut-être capables de nous surpasser dans nos tâches du quotidien dans quelques années. Alors, c'est simple. Nos métiers évolueront. Selon une étude publiée par Dell et l'Institut pour le futur, 85 % des emplois de 2030 n'existent pas encore", prédit Julien Guillot-Sestier sur une note optimiste.

D'autre part, dans un tel monde, choisir le human-made sera un atout différenciant de plus. Ainsi, écrivains, illustrateurs et graphistes seront au contenu ce que le céramiste est à l'artisanat – ces services, plus rares, seront appelés à être plus qualitatifs et personnalisés.

Du point de vue des entreprises, confier ces tâches aux humains – soient-ils assistants, artistes ou techniciens – fera alors partie d'une philosophie et de la responsabilité éthique d'une entreprise plutôt qu'un devoir.

Il est donc difficile de débattre de l'avenir de ces technologies qui visent à nous rendre la vie plus facile. Comme suggère Julien Guillot-Sestier : "Voudriez-vous être la seule personne à passer un examen de mathématiques sans calculatrice ?". Très peu pour nous !

Il faut donc apprendre à tirer le meilleur parti de l'IA. Pour l'heure, nous vous assurons que cet article a été écrit par un humain.

“L’automate spirituel” et le travail humain

par Nathan Devers



Image générée par Midjourney à partir d'une photo originale de Nathan Devers et avec les mots-clés : Une idée reçue, que l'intelligence artificielle ne se substitue pas à totalité de la pensée humaine, intelligence artificielle, art, humanité, créativité

Et si, au lieu de représenter un danger, l'intelligence artificielle nous offrait au contraire l'occasion de donner plus de sens à notre vie professionnelle ?

Dans une brillante uchronie publiée récemment, *Si Rome n'avait pas chuté*, l'historien Raphaël Doan imagine ce que serait devenu l'Empire Romain s'il avait découvert l'électricité, l'ordinateur et, surtout, la réalité virtuelle ainsi que l'intelligence artificielle. Il fait l'hypothèse que, face à de telles innovations, cette civilisation serait devenue invincible, qu'elle continuerait de rayonner aujourd'hui. Avec ce postulat fictif, nous voilà confrontés à une question abyssale : comment nos sociétés peuvent-elles s'approprier les nouveautés techniques ?

De fait, les machines sont nos meilleurs miroirs. Toute l'histoire de la technologie déploie ce prégnant face à face entre les outils et le travail humain. Progressivement, des facultés dont nous pensions être les seuls dépositaires ont été imitées, parfois surpassées, par les engins que nous façonnions : des clepsydres aux montres à quartz, de l'abaque aux calculatrices électroniques, l'histoire des machines est celle d'un progrès continu vers l'anthropisation du monde.

Autrement dit, au lieu de craindre que les algorithmes, le métavers ou encore ChatGPT nous aliènent, il serait préférable de rappeler que ces ouvrages s'inscrivent dans la grande épopée de la maîtrise humaine. Mais, s'il est aisément concevable qu'on puisse mécaniser des capacités manuelles ou physiques, comment avons-nous pu automatiser l'esprit ? Quelles seront les conséquences d'une telle révolution ? Et comment l'utiliser à bon escient, pour qu'elle nous émancipe, notamment dans le monde du travail ?

Commençons par une brève généalogie, centrale pour appréhender ces phénomènes. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'intelligence artificielle fut inventée avant l'ordinateur, soit au début de la Seconde Guerre mondiale, par un groupe de savants éclectiques, à la fois philosophes, biologistes,

neuroscientifiques et ingénieurs. Ce mouvement, nommé la cybernétique, répondait à une ambition : montrer que l'intelligence n'est pas le propre de l'homme, mais qu'elle peut être répliquée par des artifices techniques.

L'un de ses théoriciens, Norbert Wiener, expliquait en effet que la cognition consiste à assimiler, traiter, réguler et contrôler des informations en provenance du monde extérieur. Or, s'il est évident qu'un cerveau fonctionne de la sorte, rien n'empêche que des machines parviennent à opérer ainsi, surtout si elles sont homéostatiques, c'est-à-dire si elles réussissent à maintenir leur équilibre à l'instar d'un système vivant. Cette découverte, aux yeux de Wiener, est aussi enthousiasmante que vertigineuse : "ce développement, écrit-il, ouvre de nouvelles possibilités, pour le meilleur et pour le pire."

Soixante-dix ans plus tard, la phrase de Norbert Wiener a gagné en acuité. À l'heure où le télétravail s'est imposé à la faveur de la crise sanitaire, où des agents conversationnels comme ChatGPT permettent à un logiciel d'écrire des textes plus humains que nature, où la vie des entreprises pourrait avoir lieu sur des métavers, nous sommes plongés dans une alternative importante : comment faire pour que les intelligences artificielles, au lieu de penser à notre place, nous secondent dans nos activités intellectuelles ? Pour que les phénomènes numériques contribuent à notre épanouissement individuel et collectif.

On notera ainsi, pour tordre le cou à une idée reçue, que l'intelligence artificielle ne se substitue pas à totalité de la pensée humaine. S'il est vrai que des algorithmes ressemblent à notre esprit, ces derniers ne peuvent pas ressentir, imaginer, méditer comme nous.

En philosophie de l'esprit, on distingue, à la suite des travaux de David Chalmers, deux types de conscience : la conscience d'accès, qui agence des idées selon des liens logiques, et la conscience phénoménale, qui éprouve des émotions. Or, seule la première est susceptible d'être reproduite par la technologie : ChatGPT peut, certes, écrire un mémo pour un employé, mais il sera incapable de savoir comment l'utiliser à bon escient, et quelles décisions prendre, car cela suppose de penser à la première personne.

Cette distinction est cruciale pour penser l'impact de l'intelligence artificielle sur le monde du travail. Loin de croire que les algorithmes vont nous remplacer, nous devrions plutôt remarquer qu'ils ne reproduisent qu'une part restreinte de nos activités professionnelles, celles qui sont d'ores et déjà artificialisables et qui ne sollicitent pas le travailleur en sa subjectivité. D'où il suit que ce phénomène nous invite à repenser radicalement le monde du travail : de même que la mécanisation des activités manuelles, au XIXe siècle, a contribué à réduire le poids du labeur physique, de même qu'elle a transféré sur des automates la pénibilité humaine, de même qu'elle a donné naissance aux droits des travailleurs, ainsi la révolution numérique présente-t-elle l'occasion d'amenuiser les contraintes intellectuelles de nos vies professionnelles. Nous n'en penserons pas moins, mais nous penserons mieux.

Concrètement, il est permis de rêver que l'intelligence artificielle, loin de nous aliéner, contribue à humaniser davantage le monde de l'entreprise. Une nouvelle répartition des tâches se dessinerait peu à peu entre les automates spirituels et leurs utilisateurs vivants. Les premiers s'empareraient progressivement des opérations les plus répétitives, ennuyeuses, fastidieuses. Les seconds n'en deviendront pas pour autant inutiles. Bien au contraire, ils pourraient mettre à profit ce vide pour en créer du plein.

Quel que soit leur secteur professionnel, les employés auraient toute licence pour donner davantage de sens à leur travail : dans le journalisme, la banque, le conseil, mais aussi dans les arts, nous prêterions moins d'attention aux tâches laborieuses pour nous investir davantage dans celles qui, qualitatives, nous sollicitent en propre, dans notre imagination et notre singularité. Le travail se libérerait ainsi de sa triste étymologie : au lieu d'être un lieu de tripalium (torture), il deviendrait un théâtre de créativité.

S'il est vrai que des algorithmes ressemblent à notre esprit, ces derniers ne peuvent pas ressentir, imaginer, méditer comme nous



Nathan
Devers

Ancien élève de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, agrégé de philosophie, Nathan Devers est auteur de quatre ouvrages philosophiques et littéraires, *Généalogie de la religion* (Cerf, 2019), *Ciel et terre* (Flammarion, 2020, prix Edmée de La Rochefoucauld), *Espace fumeur* (Grasset, 2021), *Les liens artificiels* (Albin Michel, 2022, finaliste du prix Renaudot et Goncourt des lycéens, lauréat des choix Goncourt de l'Orient, l'Italie et la République tchèque). Doctorant à l'université Bordeaux-Montaigne, il y enseigne la philosophie. Il est également éditeur de la revue *La Règle du jeu* (Grasset) et chroniqueur à la télévision sur France 3, Arte, CNews et i24.



Island Basket : des serres uniques dans l'océan Indien

À Union Flacq, Alteo a construit trois serres qui accueillent ses plantations de tomates. Elles en produisent environ 200 tonnes par an, cultivées selon les principes d'une agriculture raisonnée et certifiées zéro pesticide.

Au milieu des champs de cannes d'Union Flacq, sous les rayons implacables d'un soleil de plomb, se dressent les trois serres d'Island Basket, telles des voiles blancs gonflés par le vent. S'élevant à 13 mètres de haut, elles abritent, sur une superficie de 7 000 m², des rangées de tomates cultivées selon les principes d'une agriculture raisonnée. Testée en laboratoire, la production est certifiée sans pesticides. "Ces trois serres sont les seules dans la région océan Indien à utiliser le modèle le plus récent des ordinateurs de gestion d'irrigation", affirme Kane Karamoko, Farm Manager et consultant en agriculture biologique. Celui-ci consiste en une installation dans un petit bâtiment voisin qui permet de gérer tous les aspects de la culture. Par exemple, grâce à ce système, "on peut contrôler et doser avec précision les intrants utilisés et les distribuer ensuite à travers le substrat. Ce système ajuste aussi automatiquement la quantité d'eau utilisée dans chaque serre en fonction de l'humidité et l'ensoleillement", explique Kane. Il en profite pour rappeler qu'Island Basket utilise uniquement des produits naturels pour protéger les tomates des maladies fongiques et des insectes ravageurs.

Ce n'est pas tout : le système prévient la Crop Manager et le Farm Manager par SMS de tout problème rencontré et ils n'ont donc pas à se rendre sur place pour réajuster les variables et s'occuper de ses tomates. En effet, ils peuvent faire toutes les modifications nécessaires depuis leur téléphone portable. À travers ce programme, ce sont jusqu'à 10 hectares qui peuvent être contrôlés avec la plus grande précision... Et lorsque l'on sait que les trois serres n'occupent actuellement "que" 0,7 hectare, on

se rend compte qu'il y a de sacrées possibilités d'expansion !

Autre aspect unique de ces serres : leur hauteur très élevée – elles atteignent les 13 mètres de haut – et leur architecture particulière – elles sont inclinées sur le côté, comme les pans d'un chapiteau, et possèdent un squelette en métal renforcé. "La hauteur importante de nos serres favorise l'aération, un élément essentiel dans une serre de production puisqu'il permet de limiter les écarts rapides de température au cours de la journée, et donc de réguler plus facilement la température et ainsi favoriser la croissance des plantes", précise Kane.

Cependant, en raison de leur taille, les serres d'Island Basket sont aussi plus vulnérables aux cyclones. Mais leur squelette en métal adapté et renforcé, et leurs parois inclinées leur permettent de mieux résister aux vents violents.

Tous ces éléments rendent les serres d'Union Flacq uniques dans l'océan Indien, en ligne avec la volonté d'Alteo de produire des tomates issues d'une agriculture durable et éthique et dont l'impact sur l'environnement est considérablement réduit.

Sous ces 7 000 m² de serres, ce sont une vingtaine de variétés de tomates qui sont cultivées, confie Gaytree Beeharry. La Crop Manager s'avance entre les rangées bien ordonnées, désigne des tomates loin de ressembler à celles que l'on trouve habituellement sur les étals des bazars ou les rayons des supermarchés. "Vous voyez ici des tomates chocolat, de ce côté ce sont des tomates ananas, là des tomates grappes...", énumère-t-elle. Ces variétés sont destinées aux hôtels, restaurants et cafés. "Bien sûr, nous cultivons aussi des tomates Roma (les pommes d'amour) ainsi que des variétés plus classiques qui sont commercialisées dans les supermarchés de l'île sous la marque Veg Me Premium", précise Gaytree.

"Le choix des variétés cultivées ne se fait pas au petit bonheur", ajoute Kane.

Le spécialiste en agriculture biologique indique que son équipe et lui font de nombreux tests afin de savoir quelles variétés de tomates sont les mieux adaptées au climat mauricien et qui pousseront donc le plus facilement, ainsi que celles qui ont meilleur goût et des caractéristiques particulières qui les rendent plus attractives pour des clients à la recherche d'un peu de fantaisie dans leurs plats.

Aux côtés de Kane et Gaytree, cinq autres personnes sont employées dans les serres. Elles sont formées à l'entretien des plantes, à la récolte et à l'emballage. Et à travers leurs tâches quotidiennes, elles sont aussi sensibilisées aux bienfaits d'une agriculture durable et avec une utilisation contrôlée et limitée de produits phytosanitaires bio.

La récolte se fait deux fois par semaine. Si les serres produisent actuellement environ 200 tonnes de tomates par an, Alteo projette de tripler ce chiffre dans les prochaines années. Une augmentation conséquente qui accompagnera la hausse de la demande pour ce type de produits.

En répondant aux attentes des consommateurs, de plus en plus conscients et soucieux de la qualité des produits alimentaires, le projet d'Island Basket cadre parfaitement avec l'objectif d'Alteo de contribuer à l'autosuffisance alimentaire du pays à travers une agriculture durable et écologique.

**Contribuer à
l'autosuffisance
alimentaire du
pays à travers une
agriculture durable
et écologique**

Gouvernance d'entreprise : la responsabilité au-delà des profits

Elle est loin d'être figée. Bien au contraire, la gouvernance d'entreprise est une notion qui évolue. Au gré de ses mutations, elle redéfinit le rôle de l'entreprise vis-à-vis de ses parties prenantes et sa place au sein de la société, mais surtout, comment elle doit être dirigée. "Une bonne gouvernance d'entreprise est la pierre angulaire du succès de cette dernière", souligne Arnaud Lagesse, Group CEO d'IBL Ltd.

Comment sont prises les décisions ? Comment s'effectuent les arbitrages ? Sur quels critères ? Par quels acteurs ? Ce sont autant de questions qui ont trait à la gouvernance d'entreprise. Théorique, voire abstraite pour certains, elle voit émerger de nouveaux critères qui soulignent les impacts environnementaux, sociaux et de gouvernance de toute entreprise, peu importe son secteur d'activité.

Au fil des années, les pratiques de gouvernance ont énormément changé au sein des entreprises privées. "Au début, la priorité était plutôt d'ordre financier, car une entreprise était gérée pour générer des bénéfices pour les actionnaires. Nous avons depuis évolué vers un modèle fondé sur la création de valeur pour l'ensemble de la société", explique le Pr Mervyn King, ancien juge sud-africain qui a participé à la rédaction du premier *National Code of Corporate Governance* de Maurice en 2003.

Les crises, comme celle de 2008 à la suite de la faillite de Lehman Brothers aux États-Unis, ont influencé cette évolution. D'autres facteurs, tels que les changements légaux et réglementaires, un contrôle accru des autorités, notamment des régulateurs, ou encore une plus grande prise de conscience des conseils d'administrations, investisseurs et consommateurs, y ont sensiblement contribué. Ce sont, d'ailleurs, ces changements qui ont conduit à la révision du code en 2016 à l'île Maurice.

Il faut aussi souligner que les attentes à l'égard des entreprises ont beaucoup changé, poussant celles-ci à adopter une approche plus holistique. "La bonne gouvernance n'est plus uniquement une question de rendement qu'elle génère pour les actionnaires. Après la citoyenneté d'entreprise, elle est, aujourd'hui, plus axée sur la gestion responsable", souligne Aruna Radhakeesoon, présidente du National Committee on Corporate Governance. "Lors de prises de décision, l'enjeu majeur pour un conseil d'administration est de prendre en compte ce qu'attendent ses parties prenantes tout en tenant compte de la santé à long terme de l'entreprise", soutient le Pr King.

Pour Sheila Ujoodha, CEO du Mauritius Institute of Directors (MloD), l'évolution en matière de bonne gouvernance représente "un défi important pour les entreprises, mais aussi une opportunité d'instaurer la confiance, d'améliorer leur réputation tout en assurant leur réussite à long terme. Celles qui arrivent à répondre aux attentes sont les plus susceptibles d'être résilientes face aux risques émergents".

En plus d'avoir mis en exergue certaines faiblesses existantes, la pandémie de Covid-19 a fait naître de nouveaux défis. Les entreprises accordent désormais une attention accrue à la durabilité et à la responsabilité sociale, en mettant notamment en œuvre des initiatives communautaires et

environnementales. La gestion des risques, la résilience, la rétention des talents, ainsi que l'adoption accélérée des technologies numériques sont autant de changements induits par la crise sanitaire.

Gilles Michel, ancien président du Corporate Governance Committee du Groupe IBL, rappelle que la gouvernance était un enjeu décisif à la création d'IBL Ltd après la fusion entre Ireland Blyth Ltd et GML Investissement Ltée. "Dès le début, le Chairman, Jan Boullé, et le Group CEO, Arnaud Lagesse, ont exprimé que pour construire un groupe leader, il fallait être une référence en matière de gouvernance – c'était le projet de l'entreprise. Pour cela, nous avons codifié tous les domaines, de la rémunération des dirigeants aux comportements boursiers," se souvient-il.

Et de fait, aujourd'hui IBL va bien au-delà des règlements, indique Jan Boullé, Chairman d'IBL Ltd. "Nous n'attendons pas les recommandations ou autres obligations légales pour instaurer une bonne gouvernance, précise-t-il. Nous voulons être exemplaire. Nous avançons avec la volonté d'être intègre, en prenant les bonnes décisions en accord avec nos principes et valeurs".

Pour autant, aucun code écrit ne garantira que tout se passe bien, car c'est finalement une question de comportement des individus et du collectif. Gilles Michel soutient néanmoins "qu'il est important que des règles soient fixées et que l'on s'assure qu'il y ait des procédures internes de reporting et des systèmes de sanction, y compris au sein du conseil d'administration. Sans ces règles, on expose l'entreprise à des risques juridiques, réputationnels, voire financiers."

En effet, les investisseurs s'intéressent de plus en plus aux informations sur la durabilité sous la forme de données environnementales, sociales et de gouvernance (ESG). "À IBL, nous assurons cette transparence dans nos rapports intégrés pour permettre aux parties prenantes de comprendre notre processus de création de valeur de même que nos perspectives", ajoute Jan Boullé.

Les entreprises mauriciennes cotées ont, certainement, fait des progrès tangibles dans l'instauration de mesures efficaces en matière de bonne gouvernance, même si des améliorations sont encore nécessaires sur certaines questions. "Des efforts continus pour améliorer la gouvernance d'entreprise sont essentiels pour renforcer la confiance des investisseurs, favoriser la croissance économique et garantir la viabilité du secteur des affaires", souligne la CEO du MloD.

De son côté, Gilles Michel prône une approche pragmatique des entreprises, guidées par leurs valeurs. "On ne peut pas penser à tout à priori. Il faut se fixer des règles en fonction des obligations légales et réglementaires qui s'imposent, des objectifs de l'entreprise, de ses valeurs. Et ensuite avancer en les faisant vivre en fonction de l'évolution du contexte, des circonstances, des sujets et de l'entreprise elle-même." Et pour lui de conclure : "La gouvernance n'est pas quelque chose de déconnecté. Au-delà des obligations d'une entreprise, ce qui est intéressant, c'est ce que l'on veut faire soi. Il est essentiel de connaître les convictions, les valeurs et les principes que l'on veut suivre et diffuser au sein de l'entreprise."

Le National Code of Corporate Governance appelé à évoluer

"Nous sommes résolus à revoir le code et les procédures seront bien lancées pour le recrutement d'un consultant", annonce Aruna Radhakeesoon, la présidente du National Committee on Corporate Governance. Lancé officiellement en 2017, l'actuel code a marqué un changement important en introduisant une nouvelle approche fondée sur des principes. Au niveau du MloD, on est d'avis que la révision du code actuel est impérative au vu des changements importants qui se sont opérés ces trois dernières années. La vulnérabilité au changement climatique, dont les répercussions sont aussi économiques et financières, les risques liés à la cybersécurité et l'émergence de l'intelligence artificielle, sont autant d'éléments à prendre en compte. "Il serait nécessaire de nous aligner sur les meilleures pratiques internationales", plaide Sheila Ujoodha.

Financement politique : les trois règles du Groupe IBL

Une entreprise privée doit-elle financer les partis politiques ? Cette question, le Groupe IBL ne l'a pas éludée, estimant qu'il est important de participer à la vie démocratique du pays. Pour ce faire, quatre règles ont été clairement définies. Premièrement, c'est uniquement la holding qui est habilitée à accorder ce type de financement. Deuxièmement, si financement il y a, c'est seulement lors d'événements de la vie démocratique, tels que des élections générales. Troisièmement, le montant total alloué aux partis démocratiques lors des élections générales est communiqué dans le rapport intégré. "C'est une prise de position forte, avec laquelle certains peuvent ne pas être d'accord. Mais au moins, on est clair et surtout capables d'expliquer nos décisions, aussi bien auprès de nos publics internes qu'externes", souligne Gilles Michel.



Winners, des promesses aux actions !

Pour façonner un monde meilleur, nous avons tous un rôle à jouer. Et Winners l'a bien compris. En tant qu'entreprise citoyenne et leader du secteur de la grande distribution, la marque assume ses responsabilités. Depuis son rebranding de 2022, elle confirme son statut de moteur du changement pour des pratiques durables.

Si Winners est depuis 28 ans la grande surface préférée des Mauriciens, c'est parce qu'elle est à l'écoute de ses clients. Dans cette optique, l'enseigne réalisait en 2021 une série d'études de perception auprès de 4 500 répondants en vue de se positionner sur les Objectifs de Développement Durable (ODD) des Nations Unies. Le but : donner du sens à son engagement, en répondant directement aux attentes de sa clientèle.

C'est ainsi que Winners s'est mobilisé pour répondre à différents objectifs, tous en lien direct avec son activité de distributeur : réduire son impact environnemental, lutter contre le gaspillage alimentaire, offrir aux Mauriciens le meilleur rapport qualité-prix et favoriser un commerce qui profite à tous. Deux ans plus tard, les résultats sont probants.

Réduction de l'impact environnemental de Winners (ODD 13)

Une série de mesures a été instaurée et suit son cours dans ses enseignes. Parmi les actions les plus efficaces, on note les mesures de recyclage : 5 667 kg d'huiles de cuisson recyclés avec Bioil Ltd entre juillet 2022 et mars 2023 (issues des cuisines Gourmand'île), et 38 tonnes de cartons et de plastiques d'emballages recyclés avec Wecycle et la Mafta entre le 1^{er} novembre 2022 et fin mars 2023.

En parallèle, Winners vise à faire évoluer les mentalités en matière de consommation. Dans cette optique, la marque de sacs en filet Ekolo a été créée pour les rayons de fruits et légumes, et les sacs de courses en PVC ont été remplacés par des sacs en jute réutilisables dans tous les magasins. Dans les Gourmand'île, la politique "Bring your own container" invite la clientèle à emmener ses propres récipients pour les repas à emporter.

Enfin, une mesure phare pour réduire l'impact écologique des supermarchés est le remplacement des systèmes frigorifiques des rayons par du CO2. À la suite de son utilisation aux Winners de Victoria Urban Terminal et de Tribeca en 2022, le supermarché de Forest Side, qui est actuellement en rénovation, sera le prochain à bénéficier de cette technologie.

Lutter contre le gaspillage alimentaire (ODD 12)

Winners lutte activement contre la démarque connue – dans la grande distribution, cela correspond aux pertes de produits enregistrées, qu'il s'agisse de casse, péremption ou de produits en promotion non vendus. Elle se mesure généralement lors d'inventaires, en valeur absolue et en pourcentage du chiffre d'affaires.

Les équipes de l'enseigne ont suivi une formation afin de comprendre l'importance de ce combat et découvrir des alternatives pour transformer les produits ou les offrir aux associations adjointes à chaque supermarché. Les produits impropres à la consommation sont, quant à eux, donnés à Recuproplu qui les transforme en nourriture pour animaux. Un suivi minutieux a été nécessaire pour mener à bien ce projet et stimuler l'engagement de toutes les équipes. À fin mars 2023, l'équivalent de Rs 34 millions de nourriture ont été transformés au lieu de finir en décharge.

Offrir aux Mauriciens le meilleur rapport qualité-prix (ODD 2)

Pour apporter une réponse directe et efficace à l'augmentation générale du coût de la vie tout en encourageant une alimentation saine et variée, Winners s'engage à proposer aux Mauriciens des produits présentant le meilleur rapport qualité-prix, à travers un large éventail de références de marques de distributeurs. Ainsi, les supermarchés proposent plus de 250 produits Leader Price, plus de 1 000 produits Casino et plus de 100 références sous la marque Winners. Aussi, l'hypermarché Tribeca propose, en exclusivité, une large gamme de produits de la marque Monoprix : textiles, maquillage, vaisselle, literie et art de la table.

Favoriser un commerce qui profite à tous (ODD 12)

À travers l'émission mensuelle de Winners, Nu Pays Nu Valer, l'enseigne met en avant ses fournisseurs locaux pour que ces derniers puissent profiter d'une couverture médiatique étendue et faire connaître leur quotidien. À ce jour, la trentaine d'émissions réalisée a entraîné des augmentations directes dans les ventes de ces entrepreneurs. Et puisque le mauricianisme fait partie de ses valeurs, Winners met

en avant les artistes, tels que des danseurs ou des écrivains, dans l'émission Nu Pays Nu Valer Artis depuis juillet 2022.

Lutter contre l'insécurité alimentaire (ODD 1)

Un chiffre alarmant : un Mauricien sur 10 souffre d'insécurité alimentaire – c'est-à-dire qu'il ne peut s'offrir trois repas par jour, d'après les critères retenus par la Banque Mondiale en 2020. Pour lutter directement contre ce problème, Winners a organisé, de juillet 2022 à mars 2023, une série de collectes alimentaires. Rs 7 152 175 ont été récoltées sous forme d'aliments de base, soit 63 733 kg de nourriture représentant 254 932 repas. Effectuées sur quatre jours en fin de chaque mois, ces collectes sont menées en collaboration avec plus de 120 associations actives à travers l'île sur une base rotative.

Winners, toujours plus loin

Fière de son parcours, l'enseigne ambitionne d'aller plus loin en matière d'engagements sociétaux, en se concentrant notamment sur une série de mesures avec Business Mauritius. Parmi quelques actions, on compte le don de matériel et équipements de seconde main à des associations pour faciliter leur quotidien ; l'allocation de 4 heures de bénévolat par an aux 2 500 employés de Winners pour les encourager à l'aide communautaire ; le financement de projets de développement communautaire ; un plan de financement éducationnel pour les membres les plus nécessiteux de la chaîne ou encore l'emploi de personnes à mobilité réduite et des ex-détenus.

Quand l'enseigne signe "On est tous Winners", c'est donc bien plus qu'un slogan marketing : c'est un réel engagement aujourd'hui pour bâtir ensemble la société de demain.

“Une société sans drogues est une utopie”

Usha Jugurnauth,
field coordinator,
Collectif Urgence Toxida*

Christophe Joseph

La 11^e édition du IBL on the Move, qui s'est tenue le 15 avril dernier, a soutenu le Collectif Urgence Toxida (CUT). Fondée en 2007, cette ONG est connue comme étant le pionnier de l'implémentation du programme de réduction des risques liés aux drogues, dans la région africaine. L'éradication de la drogue est-elle un objectif réaliste ? Usha Jugurnauth, field coordinator de CUT, nous en parle sans tabou.

Lorsqu'on parle de 'droger' à Maurice, de qui parle-t-on précisément ?

Déjà, la façon dont la question est formulée démontre le regard que porte la société mauricienne sur ces personnes. 'Droger' est souvent associé à 'délinquant'. Le UNAIDS publie, chaque année, une liste de terminologies pour des personnes qui consomment des substances spécifiques, ou qui sont touchées par une maladie spécifique. Au sein de CUT, on milite 24/7 pour employer les termes adaptés aux différents types de consommations. On va parler d'un 'usager de drogue'. Plus on utilise le terme 'droger' dans les médias et à grande échelle, plus on fait perdurer une perception négative sur les usagers de drogues, et c'est ainsi qu'ils deviennent victimes de discriminations et de stigmas.

La consommation de drogue ne touche pas que les classes socioéconomiques faibles...

Il y a deux grandes catégories de personnes basées sur leur pouvoir économique. Il y a celle, issue de poches de pauvreté, qui a accès à des produits pas chers. Celle-là même que la société qualifie de 'droger', 'toxicomane', ou encore 'délinquant'. Ensuite, il y a les personnes issues de classes économiques supérieures qui vont acheter des produits 'exclusifs'. Ceux-là se consomment dans les raves ou autres soirées 'exclusives'. On connaît bien la nuance dans la perception de la société face à ces deux catégories de consommateurs.

On parle de drogues 'chères' et 'moins chères'. Quelles sont les catégories existantes sur le marché de Maurice ?

On a trois types de produits : 'dépresseurs', 'stimulants', et ensuite 'perturbateurs' qu'on appelle des 'psychotropes', comme la MDMA, le LSD, les champignons hallucinogènes. Les communautés avec lesquelles nous travaillons et qui vivent dans des poches de pauvreté ont accès aux produits tels que l'héroïne. C'est un produit qui est mélangé à d'autres produits chimiques, comme des cachets de Panadol écrasés. Maurice ne produit pas de drogues et ces mélanges évoluent et se multiplient rapidement, rendant l'identification de celles-ci difficile.

Est-ce la raison pour laquelle le chimique sévit ?

Il est important de parler des conséquences liées à la criminalisation de ces drogues. Contrairement à l'alcool et le tabac, dont l'achat et la consommation sont légaux malgré des effets néfastes sur la santé connus, les catégories de drogues mentionnées plus haut sont sévèrement contrôlées à Maurice. On a donc un nombre d'usagers, ceux qui consomment pour le plaisir et ceux qui en consomment pour éviter un déplaisir – stress, soucis familiaux, entre autres – qui sont dans un contexte où la consommation est illégale. Comment composer avec ces deux réalités ? C'est bien pour cette raison que les produits se vendent à des prix élevés et sont rares sur le marché. Les usagers qui ne peuvent s'en procurer, se retrouvent à consommer des alternatives qui sont des produits retravaillés, mélangés, et dont on ignore la composition.

Reconnaître que ce besoin de consommation est la réalité de nombreuses personnes et revoir les lois répressives liées à la possession et la consommation de drogues, réduiraient les pratiques malsaines, chimiques et dangereuses.

“Reconnaître que ce besoin de consommation est la réalité de nombreuses personnes et revoir les lois répressives liées à la possession et la consommation de drogues, réduiraient les pratiques malsaines, chimiques et dangereuses”

“La démarche de CUT met l’accent sur la réduction des risques. À aucun moment nous disons que nous sommes pour ou contre les drogues. Notre démarche est basée sur le respect de l’autre...”

Quelles sont les solutions pour engendrer un véritable shift dans notre manière d’aborder le sujet ?

Aujourd’hui, des campagnes existent pour dire ‘non à la drogue’, mais est-ce qu’on explique pourquoi ? L’addiction est un trouble qui demande un suivi médical. Il faut comprendre comment ça fonctionne, s’informer et encourager une bonne éducation. Offrir un safe space aux personnes curieuses de tester un certain type de drogue comme la MDMA et leur exposer les effets à court et long termes via une personne formée, peut changer la donne.

Il existe, bien sûr, une classification de drogues néfastes, mais il existe aussi une classification de substances non dangereuses pour la santé. L’Organisation mondiale de la Santé (OMS) a recommandé d’enlever le cannabis de la classification de substances dangereuses.

Et pourquoi, à Maurice, ferme-t-on les yeux face à la recommandation d’une telle institution reconnue ?

Ne nous voilons pas la face. La drogue est une industrie et elle représente un sous-système économique mondial. Maurice n’y échappe pas. La consommation et les saisies, dont le cannabis, génèrent une importante source économique...

Comment le sujet est-il abordé à l’international ?

Beaucoup de pays se sont rendu compte que vivre dans une société sans drogues est une utopie et ont pu observer les répercussions de sa criminalisation sur la santé et l’équilibre de la société en général. Aux Pays-Bas, il existe des Safe injecting centres où les usagers ont accès à du matériel propre, à des traitements de substitution, ainsi qu’une surveillance médicale pour empêcher des cas d’overdose.

Certaines drogues ont, bien sûr, des effets néfastes mais dans l’histoire de l’humanité, il y a aussi des substances qui ont été utilisées lors des rites spirituels. On voit aussi de plus en plus d’études menées pour explorer l’aspect médical de certains produits, notamment les psychotropes dans le traitement de l’addiction au tabac, à l’alcool, et d’autres drogues dures ; ceci sous dose contrôlée, avec l’apport d’un thérapeute et un suivi attentif sur le long terme. On parle aussi du LSD comme solution à la dépression, ou encore du cannabis pour traiter l’épilepsie. Pourquoi, à Maurice, ne pas commencer à explorer les avantages que peuvent offrir certaines drogues au lieu de se fermer et les censurer ?

Peut-être parce que les gens associent cette démarche à un encouragement à essayer les drogues ?

La démarche de CUT met l’accent sur la réduction des risques. À aucun moment nous disons que nous sommes pour ou contre les drogues. Notre démarche est basée sur le respect de l’autre, le droit à l’information, l’éducation sur les bonnes pratiques. Le manque d’information et la désinformation sont nocifs.

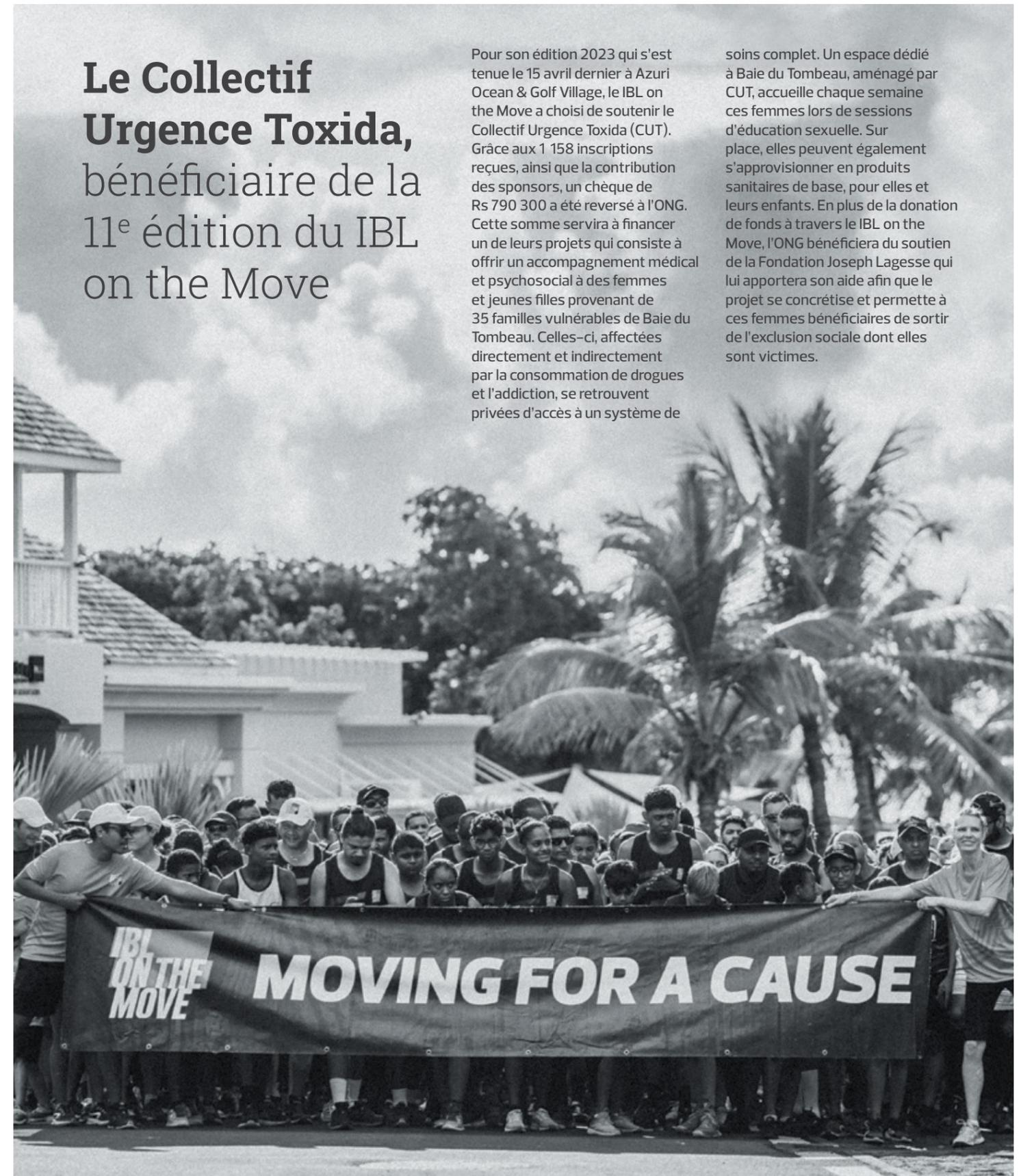
Et si les tabous face à la consommation de drogues tombaient soudainement, que se passerait-il ?

La décriminalisation retirerait d’emblée le consommateur de la case ‘criminel’ ou de ‘délinquant’. Le regard que l’on porte sur les usagers de drogues changerait et on le traiterait d’abord comme un individu avec toute la dignité qui lui est dû. Ce serait déjà une grande étape. Ensuite, comprendre ce qui pousse à l’addiction – que ce soit un jeune qui essaye son premier tabac ou une personne curieuse d’essayer le LSD par exemple. Créer un environnement inclusif, sain, avec un accès à des informations vérifiées offrirait un cadre adapté pour une pratique saine.

Le Collectif Urgence Toxida, bénéficiaire de la 11^e édition du IBL on the Move

Pour son édition 2023 qui s’est tenue le 15 avril dernier à Azuri Ocean & Golf Village, le IBL on the Move a choisi de soutenir le Collectif Urgence Toxida (CUT). Grâce aux 1 158 inscriptions reçues, ainsi que la contribution des sponsors, un chèque de Rs 790 300 a été reversé à l’ONG. Cette somme servira à financer un de leurs projets qui consiste à offrir un accompagnement médical et psychosocial à des femmes et jeunes filles provenant de 35 familles vulnérables de Baie du Tombeau. Celles-ci, affectées directement et indirectement par la consommation de drogues et l’addiction, se retrouvent privées d’accès à un système de

soins complet. Un espace dédié à Baie du Tombeau, aménagé par CUT, accueille chaque semaine ces femmes lors de sessions d’éducation sexuelle. Sur place, elles peuvent également s’approvisionner en produits sanitaires de base, pour elles et leurs enfants. En plus de la donation de fonds à travers le IBL on the Move, l’ONG bénéficiera du soutien de la Fondation Joseph Lagesse qui lui apportera son aide afin que le projet se concrétise et permette à ces femmes bénéficiaires de sortir de l’exclusion sociale dont elles sont victimes.



*Au moment d’imprimer *together 6*, nous avons appris qu’Usha Jugurnauth ne fait plus partie du Collectif Urgence Toxida. L’ONG poursuit normalement son programme des réductions des risques liés aux drogues. Le projet d’accompagnement médical et psychosocial destiné aux femmes de Baie du Tombeau reste d’actualité et recevra le soutien de la Fondation Joseph Lagesse pour sa mise en place.

Industrie du thon

Énergie des Mascareignes complète une chaîne de valeur vertueuse



Le centre de méthanisation Énergie des Mascareignes à Riche Terre, vu du ciel.

Le thon, c'est tout bon !

L'industrie du poisson est un parfait exemple d'économie circulaire. En effet, le thon est optimisé tout au long des étapes de production, et ce jusqu'en bout de chaîne lorsque les effluents industriels sont transformés en énergie et en biofertilisant. Ce secteur d'activité, qui représente 25 % des exportations mauriciennes, est aujourd'hui équipée à relever les défis qui l'attendent.

Sa construction a duré deux ans et demi. Opérationnelle depuis le 1^{er} octobre 2022, l'unité de méthanisation d'Énergie des Mascareignes, située à Riche Terre, est la plus importante installation de ce type à Maurice. S'inscrivant dans une logique d'économie circulaire, ce projet convertit les effluents de deux usines de transformation du thon en énergie propre et en biofertilisant.

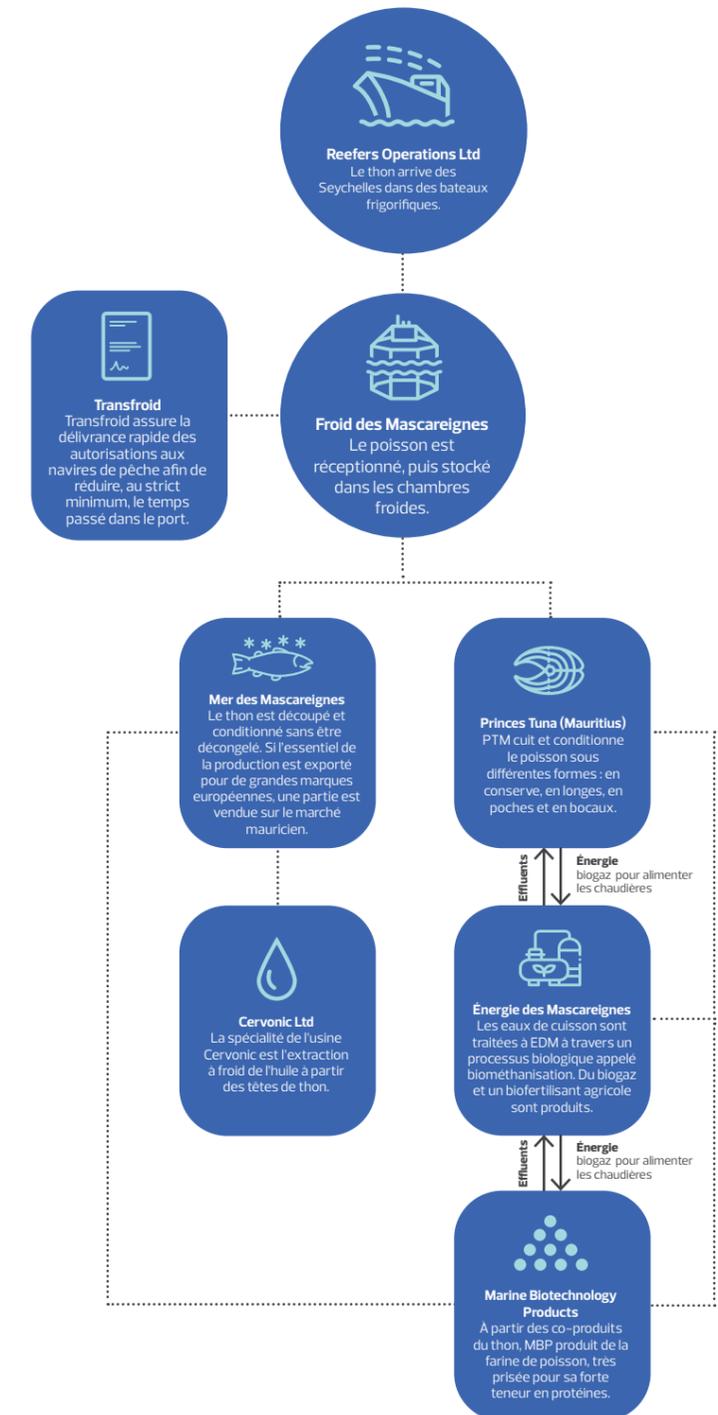
Ce projet Waste-to-Value, né d'un partenariat entre le Cluster Seafood, IBL Energy et Green Create Holdings Ltd, transforme la charge organique des effluents industriels de Princes Tuna Mauritius (PTM) et de Marine Biotechnology Products (MBP) en biogaz. Autrefois considérées comme un déchet, qui plus est complexe à traiter, les eaux de cuisson constituent aujourd'hui une ressource valorisée. Elles sont désormais transférées à Énergie des Mascareignes (EDM) où elles sont stockées avant d'être envoyées dans un méthaniseur.

À l'intérieur, en l'absence d'oxygène, des bactéries consomment la matière organique. Ce processus naturel biologique produit du biométhane. "Le biogaz est renvoyé vers les usines où il est utilisé pour alimenter les chaudières. Hybrides, celles-ci peuvent fonctionner à la fois au biométhane et au fioul lourd. La production d'EDM couvrira, à terme, plus de 50 % des besoins de PTM et de MBP", explique Joshua Desjardins, Business Development Manager d'IBL Energy. Grâce à ses installations, EDM possède une capacité de production de biogaz de 15 120 m³ par jour.

L'effluent en sortie du méthaniseur, appelé digestat, est également valorisé grâce à un traitement biologique en deux étapes. "La première consiste à éliminer le phosphate, alors que la deuxième a pour objectif d'extraire l'ammoniaque à travers un apport d'air important. Ce n'est qu'après ce processus que l'eau est rejetée dans le réseau de tout-à-l'égout", souligne Yavinash Patny, Plant Manager chez EDM. En sus de produire une source d'énergie propre, ce projet permet également de traiter les effluents selon les standards de qualité en vigueur et d'assurer qu'ils ne représentent aucun danger pour les écosystèmes.

C'est lors de l'étape biologique de déphosphatation qu'un biofertilisant agricole appelé struvite est produit. "Cet engrais est actuellement en phase de test et de certification. Sa commercialisation est prévue d'ici un an", indique Joshua Desjardins. Grâce à EDM, l'impact environnemental des deux usines est amélioré à deux niveaux. "Il y a tout d'abord le traitement des déchets, qui est moins chargé au moment d'être rejeté, et ensuite la substitution de l'huile lourde par le biométhane. Cela va non seulement réduire leur dépendance aux énergies fossiles, qui sont de surcroît importées, mais aussi leurs émissions de CO2. Le résultat est donc extrêmement positif en termes de bilan carbone", fait-il ressortir.

La construction de cette unité de méthanisation a été financée sous le programme SUNREF, le label finance verte de l'Agence Française de Développement (AFD) avec l'appui de l'Union européenne. Avec sa mise en opération, EDM devient le dernier maillon d'une chaîne de valeur industrielle vertueuse.





'good' reasons not to have a business continuity plan

We are all busy in our daily work, focusing on our KPIs. That's why we easily find several reasons for postponing business continuity initiatives. They are all fair and excusable at the end of the day. Below is a list of 10 'good' reasons why business continuity (or preparedness) is a waste of time and money.

DISCLAIMER: The writer does not take any responsibility if readers have wrongly understood the message between the lines. The use of reverse psychology can help passing the message, but there is still no guarantee that the message conveyed will necessarily be understood.

1. The Covid-19 pandemic is over!

Historically, most pandemics last between two and a half to three and a half years. Covid-19 was no exception. After two lockdowns in Mauritius and almost two years of restrictions and operational constraints, Covid-19 is finally part of history. The pandemic was very difficult with over 600 million confirmed cases and 6 million deaths worldwide. Now that most of the world population is vaccinated and the virus has mutated to a less severe form, we can breathe again.

If we look back at the pandemic, it was frightening at the beginning but ultimately, we have gone through. Most companies have been able to operate, pay salaries and continue to deliver. With hindsight, Covid-19 was supposed to be the cyclone of the century but turned out to be a mere depression. We came out of it with lots of experience and now we know how to tackle such situations if they happen again. In addition, based on historical figures, the next serious pandemic will not happen before 100 years. Why should we stress thinking about business continuity today when most of us will not even be on this planet in 2123? Plus, it is highly improbable that our business or Earth still exist in 100 years.

2. Our team members are trained to handle major disruption

Our team members are loyal and will continue supporting us during the recovery of our business. Even if something serious happens, we will all know what to do to get our operations up and running in a few days. We have been doing our jobs for decades and are very good at what we do. Furthermore, our team members are very healthy, full of energy, never or rarely sick, our key team members are fully dedicated, well-trained and always on call, whatever the situation is. So it doesn't make business sense for a company to spend valuable productive time writing useless business continuity plans ups or spending money on training and scenario testing.

3. We trust historical data

Our company has been in operation for many years and nothing serious has ever impacted us negatively. Consequently, there is no need to bother about planning for something that is not happening. Relax, we are in Mauritius: the sky is blue, and the sun is shining! Over the years, our company brand has become a national flagship. As such, we do not doubt that our brand and reputation are strong enough to survive another crisis. By experience, we know that catastrophes always happen to others and thank god, not to us.

4. Our loyal customers will always support us

We do not have many competitors and, the cherry on the cake, our customers are extremely loyal because our products and services are above first class. Hence, even if a catastrophe hit our premises and put us out of operations for a few months, our customers would patiently wait for us to get back on our feet and never leave us.

5. We are fully insured

The reason why we spend millions of rupees every year on insurance policies is primarily to be covered in cases of catastrophes. We are convinced that we are adequately insured for our buildings, assets, people, business interruption, loss of profit and any other known or unknown events. Hence, if something did go wrong, we would be covered 100% and fully compensated by our insurers without delay so that we can quickly rebuild everything and get back to business without losing customers. Maybe our insurance premium will increase after that event, but we can still negotiate with our insurance company through our broker.

6. Strong financial support

We have built a strong relationship with our banks, so, even if distressed, we won't have any cash flow issues as they would support us for as long as it would take to get back on our feet. Same thing for our shareholders: they have absolute confidence in us and will massively participate in any capital raising mechanisms to finance cash shortfalls and our recovery.

7. We are hands-on with our data

Our data is all backed up, so even if we could not get into our building, we would only have to buy new kits to get back up in a few hours. All Heads of Departments have identified their vital records and data to be backed up and notified the IT Department of the frequency of backup required and when these data should be available. Concerning

cyber-attacks, we all understand very well how hackers operate and know what to do to avoid phishing and ransomware. Our data is in safe hands! Anyway, cyber-attacks target mostly Europe and the US.

8. No restrictive business continuity legislation

There is no legislation imposing that companies have business continuity plans in place. Why then add hassle to our busy schedules to formalise things that have been working for so many years?

9. Business continuity is not my responsibility

As Heads of Departments, their responsibility is to support the company in creating value for its stakeholders, not to get side-tracked by the drafting of business continuity plans, training, scenario testing or any other such irrelevant activities. Our energy must be entirely driven towards growth and meeting business objectives. Business continuity falls under the responsibility of the IT and Risk Management Departments.

To conclude, it is clear from the above justifications that we don't need a business continuity plan for our organisation or even each department. However, as leaders, if we can find some time to think about business continuity, and by chance, we can find one good reason why business continuity would be useful, then you can reach out to IBL's Risk Management & Compliance team to discuss the subject. Coming up with some solid arguments will be very helpful.

Roy Rouget

Roy is the Internal Compliance Manager for IBL. His areas of expertise are operational compliance, implementation of international ISO standards and business continuity. He started his IBL journey in the Engineering cluster before joining the Risk and Compliance Department of the Head Office. Before joining IBL, Roy has been working as QHSE Manager for TNT Express NL and Akzo Nobel and as Compliance Manager for Accenture.

'The Blue Penny' a trouvé le bon timbre

The Blue Penny, écrit et réalisé par Jon Rabaud, a été programmé dans les salles MCine pendant sept semaines, à partir du 23 mars 2023. IBL a soutenu le lancement de ce film dont la musique a été composée par William Ross. Le musicien mauricien a fait rencontrer deux de ses projets artistiques pour créer les différentes ambiances qui correspondent à chaque scène.



Au centre, William Ross lors d'un concert du Moris Orkestra au Caudan Arts Centre en avril 2023.

"La musique est un personnage à part entière dans un film". La phrase a été souvent prononcée par des réalisateurs et compositeurs comme Costa-Gavras, Jay-Z, Tim Burton ou Ibrahim Maalouf. C'est une évidence quand on regarde *The Blue Penny*. Dans ce long-métrage écrit et réalisé par Jon Rabaud, chaque scène a son ambiance, savamment rythmée par des musiciens talentueux.

Cette équipe est portée par William Ross, jeune compositeur mauricien qui a fait ses premières armes au Conservatoire National de Musique de l'île Maurice. Et sa participation à *The Blue Penny* aurait pu rester qu'une boutade.

En 2011, quelques jours avant son départ pour le Mans en France où il va poursuivre ses études de musique, William croise Jon Rabaud, un ami d'enfance, dans une rue de Port Louis. "On s'était dit, en rigolant, qu'un jour j'écrirai la musique de son film", raconte le musicien. Dix ans plus tard, alors qu'il vit à Rennes, il reçoit un appel de Jon qui lui propose de réaliser cette prophétie. "J'ai accepté ce défi, malgré mon manque d'expérience en musique de film."

Commence, alors, plusieurs échanges à distance entre les deux amis. Quand William reçoit le scénario de *The Blue Penny* en 2020, il sollicite deux autres musiciens avec qui il collabore : son compatriote Mathieu Michel et le Français Etienne Brousse. Sans avoir vu une image du film, le trio travaille d'abord sur les musiques d'ambiance du mariage qui se déroule dans le film.

"On s'est inspiré du patrimoine musical mauricien : les ségas salon apparus au XIX^e siècle au sein de la bourgeoisie quand les danses européennes comme la mazurka,

le quadrille, la polka, la valse et le scottish ont fusionné avec les rythmes du séga, développe William. Le séga kordéon de Rodrigues m'a donné envie d'utiliser l'accordéon et le jeu de guitare de Marclaïne Antoine a inspiré le jeu de notre guitariste." Lors de l'enregistrement de ces "séga mariaz", le groupe qui se nomme Cholo est constitué de William Ross à la clarinette, Jérôme Pungier à l'accordéon, Etienne Brousse à la guitare, Camille Granger à la contrebasse et Mathieu Michel à la ravanne.

William travaille ensuite sur les musiques orchestrales du film. Jon Rabaud lui précise alors les ambiances et la sonorité qu'il souhaite, "ce que la musique doit raconter". Et une fois les idées validées, le compositeur travaille avec Simon Barbanneau pour l'orchestration des pièces et l'extension de certaines parties afin qu'elles s'ajustent à l'image. William prend le temps de regarder le film plusieurs fois et échange beaucoup avec des musiciens qui font de la musique à l'image. "J'ai appris que la musique est au service de l'image et répond à la temporalité du film, et que le réalisateur a toujours son mot à dire", partage-t-il.

Depuis son départ pour la France en 2011, c'est la première fois que William Ross collabore sur un projet artistique de Maurice. Il conclut avec reconnaissance : "C'est un grand honneur que Jon Rabaud m'a fait. Je suis heureux d'avoir contribué à ce beau projet qui promeut le cinéma mauricien et souligne l'importance des industries culturelles et créatives. Et je n'aurais pas pu y participer sans l'aide de mes amis Simon Barbanneau, Etienne Brousse et Mathieu Michel."

Moris Orkestra, recherche et tradition

"Sur *The Blue Penny*, j'ai fait rencontrer deux de mes projets : le Moris Orkestra et le groupe Cholo. C'était important de montrer ces deux aspects de mon activité artistique et de donner un aperçu de notre travail de recherche en musique traditionnelle", explique William Ross.

Si le groupe Cholo a composé et interprété les "séga mariaz", c'est le Moris Orkestra qui a enregistré, sous la direction de Sébastien Taillard, la bande originale du film.

William Ross crée Moris Orkestra en 2016 avec Martine Durand, directrice adjointe au Conservatoire du Mans. L'association porte un projet pédagogique et social à plusieurs visées : l'épanouissement par l'art, l'accès à l'éducation musicale, le soutien à la création, à la diversité et à l'innovation musicale. "J'ai souhaité donner un ADN mauricien à cet orchestre avec l'introduction d'instruments traditionnels comme la ravanne pour faire rayonner le patrimoine musical de Maurice et de l'océan Indien au-delà de nos frontières", partage William.

À travers le Moris Orkestra, il souhaite contribuer au développement de la pratique musicale à Maurice à travers des académies annuelles. La première a eu lieu du 22 au 30 avril 2023 avec 11 musiciens professionnels de Maurice et de France, et des enseignants de différents conservatoires en France. Les trois représentations de *The Blue Penny Suite* au Caudan Arts Centre les 27, 28 et 29 avril en ont été la conclusion.

Le placemaking, tu connais ? Viens faire un tour à Azuri !

Salut ! Je suis Léa. J'ai 12 ans et demi. L'autre jour, en ouvrant un magazine, je suis tombée sur un drôle de mot : placemaking. Au début, je pensais que ça voulait dire "faire de la place", comme quand maman m'ordonne de ranger ma chambre. Ensuite, j'ai demandé à ChatGPT et il m'a tout expliqué. Alors, à mon tour de te faire découvrir ce super concept !

Le placemaking. Ça ne date pas d'aujourd'hui, tu sais ? Il est né dans les années 1960, avant même mes parents ! Tout a commencé aux États-Unis, alors que les centres-villes étaient en train de se dégrader et que le nombre de banlieues augmentait. Aujourd'hui, cette tendance a été adoptée dans beaucoup de pays, y compris Maurice.

À quoi ça sert ?

Le placemaking permet de transformer des espaces publics banals en lieux cools où on peut rencontrer ses copains, manger, jouer, bref passer du bon temps. En gros, les placemakers – ceux qui font du placemaking, duh ! – les adaptent aux besoins des habitants tout en les rendant plus accueillants.

1. Profiter de tout plein d'activités

Moi, j'aime les endroits vivants, où ça bouge tout le temps ! Dans plusieurs villes du monde où le placemaking a été adopté, il y a des aires de jeux, des bancs pour s'asseoir, des espaces verts, des installations artistiques et bien plus encore.

2. Se faire des amis

Avec toutes ces activités, c'est normal que les gens passent plus de temps dehors. D'ailleurs, ils sont plus heureux et détendus. Comme ils sont de bonne humeur, ils discutent avec d'autres personnes et se font de nouveaux amis.

3. Rendre plus belle la nuit

Dans ce type de lieux, il y a des animations de jour comme de nuit. Et puis, il y a de jolies lumières un peu partout, qui font briller les yeux ; ceux des enfants, mais aussi des grandes personnes. Du coup, plus de gens profitent des espaces publics et on s'y sent en sécurité. On peut sortir la nuit, s'amuser avec sa famille et ses amis.

4. Donner du travail à ceux et celles qui n'en ont pas

Puisque le placemaking améliore les espaces publics, ils attirent plus de visiteurs et ça, c'est trop bien pour les restaurants, les magasins, et tout. Les parents trouvent du boulot plus facilement et peuvent faire plein de cadeaux à leurs enfants.

Dans le monde, avant et après

Le centre-ville de Melbourne (Australie)

Autrefois, les gens ne se sentaient pas en sécurité dans le centre-ville de Melbourne. Mais depuis le placemaking, c'est un endroit agréable où il y a beaucoup d'arbres, des magasins, des restaurants et des cafés, et plein d'animations. Après cette transformation, le journal The Economist a même désigné Melbourne "la ville la plus attrayante au monde" pendant sept ans d'affilée.

La place du Cardinal Mercier à Wavre (Belgique)

De 2011 à 2013, la place principale de Wavre est devenue un grand jardin pour quelques semaines chaque été et en hiver. Les habitants ont travaillé ensemble pour créer cet endroit spécial, où tout le monde pouvait jouer et se relaxer sur l'herbe sans qu'il y ait de voitures pour les gêner.

Les lieux publics de Chicago (États-Unis)

Pour rendre la ville de Chicago plus belle et agréable, des spécialistes ont organisé des ateliers pour que les gens trouvent des solutions ensemble. Il y a eu plus de 25 projets pour rendre les lieux publics plaisants. Depuis, 80 % des commerces ont constaté un plus grand nombre de clients.

Azuri : il est là le bonheur

Un jour, on m'a dit : "C'est le bonheur qui inspire les styles de vie que nous créons." Pour Azuri Ocean & Golf Village, le placemaking est une façon de rendre ses habitants heureux, de réinventer des lieux de vie où ils peuvent se rassembler en toute sécurité autour d'événements hyper chouettes comme des séances de yoga sous la pleine lune, avec pour musique le clapotis des vagues. Ou encore des parties de foot mixte. Bref, quand on vit au village Azuri, on sent vraiment qu'on fait partie d'une communauté. C'est tellement plus qu'un simple lieu où est situé notre maison. Pour façonner le village de demain, Azuri s'est entouré des meilleurs, s'associant notamment à l'Atelier LD, une équipe d'urbanistes et de paysagistes basée en France.

Azuriens, aujourd'hui et demain

Le placemaking, c'est un peu comme faire un puzzle, finalement. Chaque personne apporte une pièce du puzzle et ensemble, on arrive à le construire. À Azuri, les avis des uns et des autres comptent pour améliorer les infrastructures et services du village : ceux qui y vivent, comme les habitants de la région. Tous les trois ans, des enquêtes sont menées pour comprendre nos besoins et adapter les projets selon nos idées et opinions.

Et depuis qu'il a obtenu le label "smart city", Azuri évolue pour que ses infrastructures favorisent le bien-être de ses résidents et visiteurs. C'est grâce à la créativité et à la participation de chacun qu'Azuri réussit à réinventer les tendances et styles de vie futurs.

Et toi, tu le vois comment, le village de demain ?

SALT of Palmar

entre dans le cercle de Design Hotels™

Le firmament de SALT of Palmar se colore d'une douzaine de nuances de rose, de jaune, de bleu et de violet en ce doux mois de mai. C'est une aube nouvelle qui se dessine pour le boutique-hôtel 5 étoiles. Alors qu'il s'apprête à souffler sa cinquième bougie cette année, l'établissement vient d'obtenir le label Design Hotels™, une première à Maurice.

Au-delà de l'esthétique, une expérience (intérieure)

Né de la vision de Claus Sendlinger en 1993, Design Hotels™ a construit un portefeuille d'environ 300 hôtels indépendants répartis sur une soixantaine de pays à travers le monde. Ainsi, au cœur du Triangle d'or de Paris, vous retrouverez La Maison Champs Élysées, avec sa façade haussmannienne et son esprit non conformiste. À Londres et à New York, les Firmdale Hotels vous invitent dans l'univers baroque de la décoratrice Kit Kemp avec ses inspirations très british. Plus près de chez nous, à Nairobi, Tribe Hotel accueille ses hôtes dans une ambiance à la fois tribale et raffinée où l'on peut admirer des centaines de sculptures africaines.

Une perspective commune

Si SALT of Palmar fait aujourd'hui partie de cette belle lignée d'hôtels, c'est qu'il incarne les valeurs fondamentales de Design Hotels™, érigées autour du sens, de la connexion et de la curiosité. "Nous sommes ravis d'accueillir SALT of Palmar au sein de notre communauté, souligne Jenni Benzaquen, vice-présidente principale et directrice générale de Design Hotels™. Cet hôtel éco-responsable représente non seulement notre première destination à Maurice, une île qui offre des possibilités infinies d'exploration et d'engagement local, mais il reflète également la philosophie de Design Hotels™ avec son design intérieur audacieux et à travers ses liens durables avec la communauté locale."

Tous ces établissements ont un point commun : leur architecture et leur design singuliers qui ne laissent personne de marbre. C'est d'ailleurs un critère clé pour pouvoir intégrer le collectif de Design Hotels™. Cependant, celui-ci ne s'arrête pas aux jolies façades et s'intéresse à l'histoire profonde de chacun des hôtels. Design Hotels™ se veut avant tout être un label de qualité qui répond aux attentes des promads, une nouvelle génération de voyageurs en quête du beau, certes, mais aussi d'expériences transformatrices, notamment à travers la découverte de cultures locales loin des clichés.

Pour Paul Jones, CEO du Groupe The Lux Collective et Original (un visionnaire qui aide à refaçonner le monde de l'hôtellerie et qui représente un établissement de la collection Design Hotels™) de SALT of Palmar, l'hôtel amène celles et ceux qui ont soif de culture au plus près des locaux. Il ne s'agit pas seulement de découvrir des lieux, mais de plonger au cœur même de la destination. S'imprégner du paysage local – ses couleurs vives, ses saveurs, ses senteurs épicées – et ne faire qu'un avec lui, tisser des liens forts avec les habitants, autant d'expériences que les voyageurs porteront en eux, longtemps après leur séjour.

**Construire ensemble
Une conscience verte
Où le pur côtoie l'azur
Où l'espace se fait culture**

La force du collectif. Une réputation encore plus solide. C'est ce qu'apporte Design Hotels™ à SALT of Palmar, le connectant à sa communauté de voyageurs en quête de sens et qui possèdent la même ambition de cheminer vers un avenir plus durable. En leur ouvrant la voie vers SALT et l'île Maurice, le label permet au boutique-hôtel d'acquiescer une clientèle à la fois plus grande et plus ciblée. Des hommes et des femmes qui seront d'emblée réceptifs à la démarche éco-responsable de l'hôtel. Que demander de mieux ? Eh bien, sachez que l'adhésion du 5 étoiles au label implique une palette d'avantages pour les clients membres, d'autant plus qu'il participe aussi au programme de fidélité leader de l'industrie, Marriott Bonvoy. En effet, Design Hotels™ et lui ont uni leurs forces depuis 2019. Pour le meilleur et pour le... meilleur !

La forme, c'est le fond...

Victor Hugo le disait si bien : "La forme, c'est le fond qui remonte à la surface." Avec un design audacieux, signé Camille Walala, assorti à une architecture en harmonie avec la nature, imaginée par Jean-François Adam, impossible de ne pas marquer les esprits ! Et au-delà de l'esthétisme visible, SALT s'engage à bien des niveaux : à travers son concept de restauration locavore, avec un menu aussi frais que varié, ou encore ses nombreuses contributions à la communauté locale, telles que le Skill-Swap Programme qui offre aux clients la possibilité de partager leurs compétences et leurs talents avec les locaux, et vice versa. C'est bien tout cela qui a plu au label Design Hotels™, toujours attiré par ce supplément d'âme.



**Tekla Evelina Severin
dans tout l'éclat de son art**

Tekla Evelina Severin, ou Teklan de son pseudo Instagram, est une artiste multidisciplinaire d'origine suédoise. Tel un élément du décor, elle se met en scène dans l'univers haut en couleur du boutique-hôtel SALT of Palmar afin de pigmenter ces quelques pages.

Photographie, direction artistique, décoration et architecture d'intérieur... Tekla jongle avec ces disciplines comme elle joue avec les lignes et les couleurs, osant souvent des associations improbables. Avec un regard pop acidulé sur le monde, la chasseuse de couleurs va d'aventures en aventures, capturant les éclats de jaune, de vert, de bleu, faisant à la fois ressortir les formes distinctes des objets, paysages ou environnements qu'elle rencontre. Cette passion lui a valu sa renommée, puisqu'elle compte parmi les dix meilleurs photographes d'architecture au monde selon Dezeen, le média de référence sur le design et l'architecture. En 2022, elle a été élue meilleure architecte d'intérieur (EDDA) et designer-cuisiniste de l'année (EDIDA).

La détentrice d'un BA en architecture d'intérieur et conception de mobilier possède un portefeuille de clients tout aussi bigarré que ses créations visuelles. IKEA, Air France, Levi's, Vogue Brazil, Elle Interior UK et tant d'autres se l'accaparent pour des collaborations artistiques pittoresques, hors normes, hors temps.

Pour admirer les mises en scènes singulières et aux couleurs vives de Tekla, visitez sa page Instagram, @teklan.



**Le cercle fermé de
Design Hotels™**

Chaque année, ce sont plus de 400 établissements qui se portent candidats pour rejoindre la collection de Design Hotels™. Cependant, seulement 5 % d'entre eux sont retenus. Outre leur impressionnant design, les hôtels sélectionnés présentent tous une certaine authenticité culturelle.



IBL Together

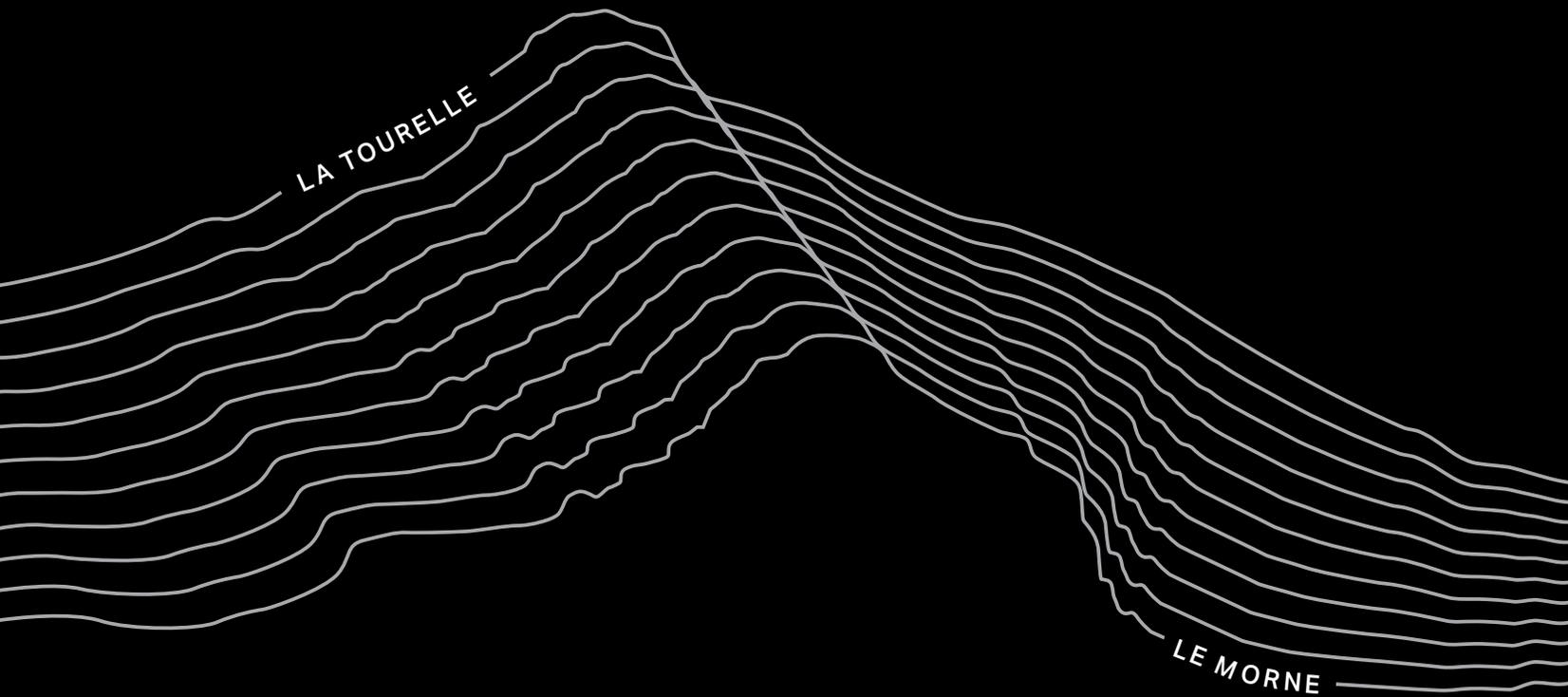


Ce magazine est réalisé avec du papier
provenant de forêts gérées durablement.
Certification : PEFC



DARE THE DODO

The emblematic trail race of Mauritius.



DODOTRAIL.COM